



CONSENTEMENT

— p.3 à 7

SANTÉ

— p.14 à 21

L'ANNÉE RECORD

— p.24 à 33

TABLE DES MATIÈRES / UNE DESCENTE AUX ENFERS SUR NOS ÉCRANS_3 / UN JOUR, NOTRE NON S'ENTENDRA_4 / DOULEUR INNOCENTE_6 / 13 COUPABLES_7 / LA PRINCESSE A-T-ELLE ENCORE BESOIN DE SON PRINCE CHARMANT ?_8 / DE LA POLITIQUE_10 / LE COMLOT : RÉALITÉ OU IMAGINATION ?_12 / PETIT COIN, GRAND ENJEU_13 / AINÉS MAL AIMÉS_14 / SOIGNER LES AUTRES AVANT SOI-MÊME_16 / « COMMENT PENSE-TU TE FAIRE UN CHUM AVEC ÇA ? »_17 / COMMENT SURVIVRE À VOTRE DÉPRESSION (EN 10 ÉTAPES FACILES)_18 / PRENEZ LE CONTRÔLE ! UTILISEZ LA SCIENCE À VOTRE AVANTAGE_20 / DES CÉGEPS QUI BOUGENT !_22 / FAIRE ÉQUIPE DANS UN SPORT INDIVIDUEL_23 / PAS GAME DE M'EMBRASSER_24 / LE PRIX LITTÉRAIRE DES COLLÉGIENS 2018, CHACUN Y TROUVE SON COMPTE_26 / SCÈNE CULTURELLE : LE POINT DE VUE DES ÉTUDIANTS_28 / LE VENT LES EMPORTERA_30 / FAIRE L'ACHAT DE « LIKES » COMME ACHETER DES VÊTEMENTS!_32 / CHRONIQUE CINÉMA : PARCE QUE TOUT COMMENCE AVEC DES MOTS_33 / DOSSIER PHOTOS_34

CRÉDITS

RÉDACTRICES EN CHEF

Maude Bélaïr et Sophie Presseault

COLLABORATEURS

Alexandra, Anne Sara Morin, Cloé Jeannotte, Élodie Létourneau-Venne, Emilie Piché, Ève Ménard, Félix Vallée, Florence Fontaine, Jérôme Viger, Julianne Brassard, Léa Desjardins, Léa Ricard, Maude Bélaïr, Marine Cousin, Mylène Béland, Philippe Laplante, Rosalie Bélanger, Sandrine Dagenais, Sophie Presseault, Théo D'Hérouville-Jean-Baptiste et William Blanchette

ÉDITION

Anne-Marie Charland, Constance Harrison-Julien et Mélanie Plourde

GRAPHISME ET MISE EN PAGE

Émélie Charette-Paquette

CRÉATION DE LA GRILLE

Rachel Monnier

PHOTOS

COUV. - Photographe : Geneviève Roberton / Concept : Maude Bélaïr / Maquillage : Sarah Beaudoin, Na-Ovalie Labelle Thiphavong, Léane Lavigne et Isabelle Létourneau. / Avec la participation de : Théo D'Hérouville-Jean-Baptiste, Anne Sara Morin, Esmé Audéoud et Na-Ovalie Labelle Thiphavong.
P.3 - Alex Iby (unsplash)
P.5 - Alex Boyd (unsplash)
P.6 - Jelena Ardila (unsplash)
P.9 - Diana Feil (unsplash)
P.12 - Thought Catalog (unsplash)
P.15 - Huy Phan (unsplash)
P.17 - rawpixel.com (unsplash)
P.20 - Suc (pixabay)
P.22 - Ketan Rajput (unsplash)
P.23 - Micaela Parente (unsplash)
P.25 - Jon Tyson (unsplash)
P.32 - Ben Weber (unsplash)

PAR SOPHIE PRESSEAUULT



PAR MAUDE BÉLAÏR



MON ANNÉE RECORD, LA TIENNE AUSSI?

Un record du nombre de *mental breakdown* vécus, un record du nombre de larmes de fierté et de joie qui ont fini par sécher, un record du nombre de travaux et, ironiquement, un record de textes soumis par les étudiants du cégep pour cette édition du *Trouble-Tête*. Devant l'éveil de la Gen Z, des milléniaux et de tous les autres, mon cœur se gonfle de joie en voyant que mes pairs sont de plus en plus *woke* et font entendre leur voix au nom de ce qui leur tient à cœur et de ceux qui n'en ont pas, eux, de voix. On ne sait peut-être pas toujours comment l'utiliser, cette voix (moi la première, je dois l'admettre), mais les personnes qui ont leur belle petite face à côté d'un article dans cette édition, sur laquelle Maude et moi avons travaillé « cœur » et âme, savent quoi dire et comment le dire. Je les entends et j'espère que vous les entendrez aussi. - **Sophie**

À travers les différents dossiers de cette édition, nous avons tenté d'effectuer un portrait rétrospectif de la dernière année. On ne peut certainement pas passer sous silence la prise de parole courageuse de plusieurs femmes dans la foulée du mouvement *#MoiAussi*, victimes de violences sexuelles. En suivant ces changements sociaux, on a vu sortir de l'ombre plusieurs visages qui ont mis en lumière la diversité riche de notre monde. Jamais n'aura-t-on vu un tel désir d'information pour des sujets habituellement mis de côté, par exemple sur la situation des Premières Nations au Québec, la question des genres dans les institutions publiques ou même par rapport au paysage artistique québécois, brillant par son affluence grandissante et sa culture fière. Les débats, parfois difficiles, se sont multipliés. Malgré tout, nous avons été toutes et tous heureuses et heureux de voir les esprits se rencontrer, échanger et apprendre. Pour le meilleur et pour le pire.

Le *Trouble-Tête* se veut un lieu de discussions, ouvert aux débats et aux questionnements. Il se veut un gardien et un protecteur de la parole prise avec une intention authentique et sans pudeur. C'est ce qu'il a réalisé pour sa grande et belle 12^e édition, veillée avec force et douceur par une couverture vibrante et inclusive.

Célébrons cette année record à la hauteur de ces réalisations qui changeront le futur.

« Oh, il ne reste que du champagne ?

Okay, flûte alors » - **Maude**



www.letroubletete.com

Le *Trouble-Tête*, également disponible sur le web, publie ici une version imprimée d'articles variés qui ne comptent pas passer inaperçus.

UNE DESCENTE AUX ENFERS SUR NOS ÉCRANS

PAR LÉA RICARD



J'ai vu des jeunes filles de 13 ans s'asseoir pour l'écouter. J'ai vu des familles entières prendre le temps de l'écouter ensemble. La série Fugueuse a permis de sensibiliser le public à la prostitution juvénile. Elle a réussi à créer un phénomène d'envergure qui a entraîné le Québec entier dans sa vague. L'importance du phénomène est-il cependant justifié?

Fugueuse relate l'histoire de Fanny, jeune fille de 16 ans, aventureuse et passionnée par la danse. Au début, celle-ci prévoit faire un voyage à New York. Cependant, la date du départ approche et Fanny panique puisqu'elle n'a pas réussi à accumuler les fonds nécessaires au voyage. Lorsqu'elle demande de l'aide à ses parents, ceux-ci refusent, souhaitant qu'elle se responsabilise. Étant dans l'impossibilité de participer au voyage, Fanny regarde ses amies et son amoureux partir sans elle. Puis, elle tisse une amitié avec Natasha, cliente à la boutique où elle travaille. De fil en aiguille, elle fera la connaissance de l'entourage de sa nouvelle amie. C'est le début de sa descente aux enfers.

Fugueuse réussit bien à transposer à l'écran la réalité des prostituées juvéniles. Ces jeunes filles sont victimes d'un processus complexe de manipulation sentimentale visant à les recruter. En effet, lorsque Fanny rencontre Damien, celui-ci établit une relation amoureuse avec la jeune fille. Cette façon de recruter permet au proxénète d'avoir une totale emprise sur sa victime, de la manipuler afin d'obtenir ce qu'il désire. Avec l'influence de Damien, Fanny passe d'adolescente tranquille et douée sur le plan académique à prostituée qui ment à ses parents et qui s'absente de l'école.

La série contient énormément de nudité nécessaire et de scènes choquantes pour le grand public. En effet, Fanny est souvent nue au petit écran. Cela permet d'accentuer le réalisme de la série. D'ailleurs, le personnage principal est victime d'un viol collectif au cours de l'histoire. La production a réussi à ne pas montrer trop de détails au spectateur et à rester à la limite du tolérable. Cependant, cette scène représente une étape inévitable de la prise de contrôle des proxénètes. Comment exprimer la réalité si on ne la montre pas au complet?

La série illustre parfaitement les trois types de filles qui sont dans le milieu de la prostitution, soit l'indépendante, l'aventureuse et la soumise. Natasha est l'indépendante de la série. Elle incarne le mode de vie parfait, la richesse et la liberté. Elle constitue l'appât. L'aventureuse est quant à elle incarnée par Ariane, l'amie de Fanny. En effet, elle va d'elle-même aller vers le milieu de la prostitution. Elle veut afficher son courage et démontrer que ce milieu ne l'éffraie pas. Malheureusement, elle va en mourir. Le dernier type de fille, soit la soumise, est incarné par Fanny. Cette jeune fille est prise dans ses sentiments et se plie aux désirs de son amoureux, soit son proxénète, par amour pour celui-ci. Elle ne se rend pas compte de la manipulation dont elle est victime, allant jusqu'à nier les évidences. En ce sens, le personnage de Damien, le proxénète de Fanny, est bien construit. Il réussit à illustrer à l'écran toute la manipulation qui est propre aux proxénètes et de quelle façon ceux-ci jouent avec leurs victimes.

Pour sa part, Fanny représente bien les jeunes filles coincées dans le milieu de la prostitution juvénile en raison des difficultés avec leurs parents. Une caractéristique récurrente chez les victimes de prostitution juvénile est qu'elles évoluent au sein d'une famille vivant des difficultés relationnelles. Cette vulnérabilité se trouve à être le principal facteur de risque.

Finalement, *Fugueuse* a permis à des gens de tous âges de comprendre la prostitution juvénile. Des jeunes ont pu avoir des conversations poussées sur ce phénomène et en être avertis. La série a le mérite de mettre des images sur un phénomène méconnu, de provoquer des dialogues et de conscientiser les jeunes femmes à ce danger potentiel.

UN JOUR, NOTRE NON S'ENTENDRA !

PAR MYLÈNE BÉLAND



Nous vivons dans une société qui engendre des inégalités entre les femmes et les hommes en matière, par exemple, de travail, de revenus, de représentations et d'exploitation sexuelle. Trop souvent, les hommes en position d'autorité se servent de leur pouvoir pour obtenir ce qu'ils veulent et pour utiliser les femmes. C'est ce que prouvent les dénonciations d'agressions sexuelles qui ont surgi dans nos médias récemment, comme celles impliquant Gilbert Rozon, Bertrand Charest et plusieurs autres. La perception des agressions sexuelles change. Elle se clarifie pour le mieux, enfin !

Jadis, si les femmes dénonçaient une agression, automatiquement on doutait de leur témoignage. Par l'abondance des témoignages, un constat collectif s'est imposé et l'interprétation des agressions sexuelles s'est élargie. Certains ont parfois réalisé après coup qu'ils avaient vécu des agressions sexuelles. Voici quelques personnes rencontrées qui se sont exprimées sur le sujet et ont réalisé un changement dans leur perception des agressions sexuelles :

ANONYME 1

C'est mon amie, elle n'en a jamais parlé, sauf à moi. Elle avait quelque chose comme 7 ou 8 ans et c'était sur MSN. Elle recevait des messages d'un utilisateur inconnu. Un jour, il lui a envoyé des photos explicites de lui. Par la suite, il lui a demandé des photos d'elle nue ; innocente étant donné son âge, elle l'a fait. Aujourd'hui, elle en a encore honte. Elle croit que c'était sa faute.

ANONYME 2

J'étais avec mon chum et sa famille dans un chalet qu'ils avaient loué. Le soir, mon chum et moi, on dormait dans une aire ouverte et autour de nous, il

y avait les chambres des autres membres de sa famille. On l'a fait. Le lendemain matin, ça ne me tentait vraiment pas de le faire et je le lui ai dit. Par contre, lui, ça lui tentait vraiment, il est monté sur moi et j'ai finalement dit « Ok » parce qu'il voulait vraiment. On l'a fait sans protection. J'étais stressée que quelqu'un arrive, de pas avoir de protection. J'avais hâte que ça finisse, je regardais le plafond et je me sentais comme un objet. Pour moi, sur le moment, ce n'était pas une agression sexuelle parce que c'était mon chum.

MOI

Alors que j'étais en cinquième secondaire, j'ai vécu moi aussi un attouchement sexuel. Il s'agissait d'un garçon avec qui je parlais souvent et qui, à plusieurs reprises, me rappelait subtilement qu'il voulait coucher avec moi. Cette journée-là, il est venu derrière moi alors que j'étais dans le corridor et que je me rendais à mon autre cours. Il a empoigné mes fesses avec ses deux mains. Moi, pleine de honte je n'ai rien fait et je n'ai rien dit. Ce n'est pas si grave, c'est quelqu'un que je connais et on était dans un lieu public. C'était juste une fois après tout. Aujourd'hui seulement, je comprends que c'était une agression.



METTRE AU CLAIR

Plusieurs femmes ont intériorisé leur expérience et ne savaient même pas qu'il s'agissait d'agressions sexuelles. Patricia Tulasne, actrice, en a parlé dans une entrevue au réseau *TVA nouvelles*, où elle explique qu'elle s'est rendu compte très tard que ce n'était pas à elle d'avoir honte, que ce n'était pas sa faute. Elle préférerait utiliser l'expression « relation non désirée ». Il faut savoir que peu importe qu'on utilise le terme fort « viol » ou l'euphémisme « relation non désirée », il s'agit tout de même d'une agression sexuelle. Le Secrétariat à la condition féminine, relevant du gouvernement provincial, la définit ainsi dans sa brochure *Les violences sexuelles, c'est NON*:

Une agression sexuelle est un geste à caractère sexuel, avec ou sans contact physique, commis par un individu sans le consentement de la personne visée ou, dans certains cas, par une manipulation affective ou par du chantage. Il s'agit d'un acte visant à assujettir une autre personne à ses propres désirs par un abus de pouvoir.

Cette définition s'applique, peu importe l'âge, le sexe, la culture, la religion ou l'orientation sexuelle de la victime ou de l'agresseur sexuel. Quel que soit le type de geste à caractère sexuel posé et le lieu dans lequel il a été fait, quelle que soit la nature du lien existant entre la personne victime et l'agresseur sexuel, il est important de comprendre qu'il y a une agression sexuelle et qu'il faut la dénoncer. L'important, c'est que le plus de voix possible s'élèvent.

C'EST UNE AGRESSION SEXUELLE ÇA AUSSI !

La banalisation de certains gestes et les nombreux préjugés peuvent entraver la dénonciation des agressions parce que ces dernières ne seraient pas reconnues comme telles, entre autres par les victimes. L'objectif premier du Secrétariat à la condition féminine, en publiant sa brochure, est axé sur la prévention : « L'accès à une information juste et à jour sur les violences sexuelles et leurs différentes manifestations, ainsi que sur les ressources d'aide qui existent, permet aux victimes de mieux s'orienter vers les services dont elles pourraient avoir besoin et aide les proches à comprendre ce qu'elles vivent et à les soutenir ».

Grâce à toutes les dénonciations sur les réseaux sociaux, les femmes sont solidaires et osent enfin en parler. Les mots-clic tels que #moiaussi #AgressionNonDénoncée #StopCultureDuViol #Notokay #OnVousCroît et bien d'autres permettent l'émergence de plus en plus de témoignages. Plusieurs réalisent qu'elles ont vécu une agression et arrêtent de banaliser ces événements. Non, la définition de l'agression sexuelle ne se limite pas à la pénétration violente commise par un inconnu dans une ruelle sombre. Bien au contraire, c'est souvent un geste déplacé posé dans une situation quotidienne. Il s'agit d'un fléau social auquel nous avons la responsabilité collective de nous attaquer.

Dans un article publié en octobre 2016 sur le site d'*Ici Radio-Canada*, Rachel Chagnon, professeure de droit à l'Université du Québec à Montréal (UQAM) et directrice de l'Institut de recherches et d'études féministes, estime qu'il y a un espace de « non-censure ou de lâcher-prise dans les réseaux sociaux » qui permet aux victimes de s'ouvrir et de trouver le réconfort que le système judiciaire ne permet pas.

LE DÉBUT DE LA FIN

Aussi, plusieurs grandes femmes influentes se décident à dénoncer, telles que Julie Snyder et Pénélope McQuade. Il est temps de changer le cours des événements. Des femmes éprouvent pour la première fois un grand regret de ne pas avoir dénoncé leur agresseur avant. Elles réalisent que si elles l'avaient fait plus tôt, d'autres jeunes filles n'auraient peut-être pas subi le même sort qu'elles. Il est temps de changer les mentalités.

Malgré que nos normes sociales continuent d'évoluer, rapprochant les hommes et les femmes à plusieurs égards et faisant en sorte que des situations d'abus et de violence auparavant tolérées sont aujourd'hui condamnées, il faut continuer de sensibiliser et d'informer. On devrait d'abord travailler et agir contre l'inégalité des sexes, le sexisme, l'abus de pouvoir et les valeurs néolibérales de compétition. Il ne faut pas arrêter de briser les silences, de pointer du doigt, de dénoncer, de combattre, de s'exprimer et de crier pour forcer la société à écouter, car un jour notre NON s'entendra !



DOULEUR INNOCENTE

PAR ALEXANDRA



C'est en 2006. Il fait froid, une journée d'hiver. Seule assise au centre de la pièce, trempée, blessée, mais trop petite pour comprendre. Coincée entre quatre murs, elle regarde autour, rien.

Six ans, naïve, extravertie et heureuse. Elle vient d'une famille aimante, toujours à l'écoute des besoins de leur petite princesse. Un jour, cette famille la laisse seule dans une grande maison, une maison connue de la fillette.

Ses grands yeux bleus sont remplis d'espoir, ses cheveux blonds glissent le long de son petit corps mince et athlétique. Elle est si grande pour son âge, disait son entourage. Elle est si douce et pourtant si déterminée lorsque vient le temps de prouver son savoir-faire à la course de l'école ou dans les pièces de théâtre, où elle aime tant avoir le rôle principal pour rendre sa famille fière.

Elle est maintenant seule dans la baignoire, patageant et dansant au rythme de l'eau. Elle joue avec des ustensiles de cuisine en riant. Elle chante des comptines apprises à l'école. Elle est heureuse.

C'est l'heure, le bain est maintenant terminé, il est temps de sortir. Par contre, ce n'est pas la femme qui vient l'aider et la sécher, mais son mari. Elle le connaît bien, toujours gentil avec elle, mais aujourd'hui, c'est différent, la madame est partie faire des courses. Son mari sent fort, il a une odeur qu'elle connaît, mais qu'elle ne devrait pas déjà reconnaître à son âge.

Il la serre dans ses bras, mais ça fait mal.

Il lui dit qu'il l'aime, qu'elle est si jolie dans sa serviette de bain.

Il caresse ses cheveux mouillés.

Il lui dit qu'elle est une bonne fille et qu'il va la récompenser pour ses actes.

Il ferme la porte de la salle bain, la verrouille.

Elle est à nouveau seule près de la baignoire, entourée de sang, de son propre sang, sur le carrelage gelé de la salle de bain. Il fait froid. Le corps de la petite frissonne de partout. La douleur est insoutenable, entre les cuisses surtout. Des marques, des « griffures » et des bleus apparaissent de plus en plus sur son corps. « C'est notre petit secret », lui a-t-il dit avant de se rhabiller, de sortir et de refermer la porte de salle de bain derrière lui.

Pleurer pendant des heures, voilà ce qui s'est passé. Pleurer de douleur. Pleurer d'incompréhension. Pleurer de peur. En quelques minutes, cet homme lui a tout volé. Son âme, son futur, sa jeunesse et son envie de vivre.

Aujourd'hui, à l'âge de 18 ans, elle vit encore avec ces images horribles : elle fait des cauchemars à répétition, elle a surmonté une dépression. On aura beau tenter de recoller les morceaux, à jamais les entailles seront présentes.

Même si ce passé la tenaille encore, qu'elle sait au plus profond d'elle-même qu'elle vivra avec ce cauchemar toute sa vie, elle n'a jamais encore dénoncé son agresseur.

Cette histoire est tout de même celle d'une femme qui souhaite que d'autres trouvent la force de dénoncer afin de reprendre le contrôle de leur vie.

Cette histoire, elle est réelle.

Cette histoire, c'est la mienne.

13 COUPABLES ►

PAR LÉA DESJARDINS



Avec les réseaux sociaux, il est plus que primordial de faire de la prévention auprès des jeunes pour qu'ils comprennent que ce qu'ils y publient reste et peut détruire quelqu'un. À travers la fiction, 13 Reasons Why présente un regard impitoyable sur cette situation.

Treize cassettes. La voix d'une jeune fille morte. Treize raisons expliquant son suicide. Dans la série de Netflix *13 Reasons Why*, le spectateur découvre en même temps que Clay, le personnage principal, les raisons pour lesquelles son amie Hannah Baker a décidé de s'enlever la vie. Hannah vise des personnes précises dans ces révélations. Chaque cassette relate alors une crise qu'elle a vécue avec ces personnes. L'idée de vouloir mettre en lumière le fait que nos paroles et nos gestes puissent blesser profondément les gens à qui nous les adressons apparaît louable.

L'enregistrement des cassettes est particulièrement perturbant puisque cela révèle la préméditation du suicide. On l'entend expliquer qu'elle a mis sur papier la liste de ceux qui lui ont brisé le cœur, qui ont détruit sa réputation et qui l'ont détruite psychologiquement. Elle a enregistré ses états d'âme sur chaque cassette dans sa chambre et a même pris le temps de faire des dessins pour chacune d'entre elles. Ce souci du détail accentue l'aspect réfléchi de sa décision. En devenant narratrice, elle continue d'influencer les gens même après sa mort et reprend alors le contrôle. Cette façon de faire semble définir son suicide non pas comme un acte personnel de désespoir absolu, mais plutôt comme une vengeance envers ses bourreaux.

Certaines situations décrites étaient tout à fait condamnables et importantes à dénoncer, tandis que d'autres étaient certes blessantes, mais secondaires. Par exemple, un jeune prend en photo Hannah et Courtney en train de s'embrasser et publie la photographie sur les réseaux sociaux. Ce geste était inexcusable et cet épisode a permis de faire comprendre aux jeunes que les réseaux so-

ciaux laissent des traces éternelles. Par contre, Hannah blâme aussi Courtney de ne pas avoir été assez présente pour elle et d'avoir laissé ses problèmes et ses réticences à sortir du placard prendre le dessus sur les besoins d'Hannah. Même au XXI^e siècle, avouer son homosexualité reste un pas difficile pour plusieurs. Cette étudiante a paniqué et n'a pas su comment gérer cette situation. Dans ce cas, c'est comme si Hannah demandait à une adolescente de gérer une situation grave comme une adulte. En se victimisant dans cette situation, Hannah reproduit exactement ce qu'elle reprochait à Courtney : elle a placé ses problèmes au-dessus de ceux de son amie.

La série a recréé des situations très réalistes. La façon dont Hannah a organisé son suicide a montré au téléspectateur que cette jeune fille était dotée d'une grande intelligence et d'une bonne capacité à communiquer. Hannah avait des parents aimants, ouverts à elle. De plus, son ami Clay la soutenait du mieux qu'un adolescent puisse le faire dans les circonstances. À quel moment cette jeune fille intelligente et bien entourée devient-elle une victime ?

Une des situations très réaliste et troublante est la scène du suicide d'Hannah. On peut questionner la pertinence de montrer en détail son suicide. On comprend l'idée de vouloir filmer explicitement ce geste pour provoquer une réaction, mais le message de la série aurait pu être compris sans cette démonstration. Ces images troublantes peuvent rester dans la tête d'un jeune avec des idées suicidaires très longtemps et apparaître comme un guide d'instructions. La série *13 Reasons Why* a toutefois réussi à dénoncer la cruauté des adolescents entre eux et le manque de communication intergénérationnelle.

LA PRINCESSE A-T-ELLE ENCORE BESOIN DE SON PRINCE CHARMANT?

PAR ÈVE MÉNARD



À quoi ressemble la littérature jeunesse au Québec aujourd'hui? Pour répondre à cette question, Isabelle Montesinos-Gelet, professeure titulaire à la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université de Montréal, dresse un portrait très optimiste de l'offre littéraire faite aux enfants, offre qui va au-delà des clichés.

Selon le philosophe chinois Lin Yutang, rien n'est plus décisif pour le développement intellectuel qu'un amour littéraire. Inspirée par cette affirmation, Isabelle Montesinos-Gelet renchérit en expliquant que c'est entre autres en exposant les enfants aux situations dans lesquelles des personnages sont impliqués que la littérature contribue à leur développement : « C'est incroyablement instructif que d'observer des êtres de fiction se démener dans des situations ».

Conscients qu'ils s'adressent à des enfants, de plus en plus d'auteurs endossent une certaine responsabilité et tentent de leur transmettre des valeurs importantes. De ce fait, la professeure en didactique est enchantée par ce qu'elle voit présentement en littérature jeunesse : « Chaque année, je découvre de nouveaux bijoux que je serais très heureuse de voir entre les mains d'enfants. »

BATTRE EN BRÈCHE LES PRÉJUGÉS

Au sujet des préjugés sexuels, parfois présents dans les œuvres pour enfants, elle croit qu'en contexte québécois, la jeunesse est plus souvent exposée à des sources qui détruisent ces préjugés. « Honnête-

ment, pour croiser beaucoup d'enfants, j'ai l'impression qu'ils sont pas mal battus en brèche, les préjugés sexuels. », poursuit-elle.

Certains auteurs ou certaines œuvres cherchent constamment à déconstruire ces stéréotypes. Isabelle Montesinos-Gelet donne un exemple concret, celui de l'œuvre créée par Dominique Jolin et Carole Tremblay et publiée en 2003, *Juliette la rate romantique*. L'histoire met en action deux personnages amoureux l'un de l'autre, Roméo et Juliette. Cette dernière demande son prétendant en mariage dès le début du livre. Or, Roméo est un rat provenant de la nature, tandis que Juliette est une rate de laboratoire. Les parents de Roméo sont en désaccord avec cette union. Juliette prend alors la situation en main afin de convaincre les parents de sa valeur et de la richesse de leur union.

Pour la professeure, les intentions des auteures ne font aucun doute : « C'est clair qu'elles veulent déconstruire les stéréotypes sexuels. » En effet, dans l'œuvre classique de Shakespeare, Roméo est le moteur de l'action alors que Juliette est plutôt passive. Ici, les rôles sont inversés alors que Juliette mène le bal.



DE SIMONE DE Beauvoir à AUJOURD'HUI

Bien qu'elle soit optimiste par rapport à la littérature jeunesse et satisfaite par ce qui est offert, Isabelle Montesinos-Gelet ne souhaite pas non plus offrir un discours complètement naïf. Tout d'abord, à plusieurs reprises, elle rappelle que c'est surtout une question d'éducation. En effet, les stéréotypes ne sont pas naturels. Les enfants ne naissent pas en sachant que le rose est associé aux filles et le bleu aux garçons. C'est plutôt le fruit d'une convention sociale qui est transmise et pépétuée. Il y a près de 70 ans, Simone de Beauvoir, dans son œuvre *Le Deuxième Sexe*, révélait déjà cette problématique engendrée par la littérature jeunesse : « À travers les images et les mots, elle [la fillette] découvre le sens des mots "jolie" et "laide"; elle sait bientôt que pour plaire, il faut être "jolie comme une image"; elle cherche à ressembler à une image [...], elle se compare aux princesses et aux fées des contes. »

Encore aujourd'hui, l'exposition à la littérature de la part des enseignants et des parents s'avère déterminante. La professeure de didactique explique que si l'on présente des œuvres de poésie ou des romans psychologiques à un garçon, il y trouvera de l'intérêt. L'effet sera le même si la petite fille est exposée à des documentaires sur l'espace ou sur les dinosaures.

OSER UNE LITTÉRATURE INCLUSIVE

Enfin, la professeure se méfie du problème majeur qui persiste en littérature jeunesse, c'est-à-dire la coexistence d'œuvres qui comportent beaucoup d'attraits, que ce soit dans la langue, le style, l'intrigue et les personnages, et de produits purement commerciaux. C'est dans ce type de livres qu'on retrouve moult stéréotypes, et les œuvres riches sont parfois noyées sous ces derniers. Par exemple, les éditions Auzou possèdent une grande notoriété et jouissent d'un grand succès dans la littérature jeunesse. Pourtant, elles publient de ces produits très stéréotypés, comme *Le Vrai coffret de fille*, paru en 2013. Le livre est très féminin avec sa couverture rose, où il y est notamment inscrit « 100 % filles » et « Un livre à ton image ». C'est un carnet qui permet aux jeunes filles d'y inscrire leurs secrets, leurs pensées intimes, leurs joies ou encore leurs peines.

À l'opposé, le site Kaléidoscope créé par le Centre filles de YWCA Québec, un organisme cherchant à exploiter le plein potentiel des femmes et des jeunes filles, offre une sélection de 250 œuvres jeunesse qui déconstruisent les préjugés, qui prônent la diversité et l'égalité. Leur devise est la suivante : « Osez un monde inclusif où chaque enfant peut être lui-même ».

DE LA POLITIQUE

PAR THÉO D'HÉROUVILLE-JEAN-BAPTISTE



« Et toi, t'as voté ? »

Une question légitime considérant la baisse de la participation citoyenne à l'action politique. Regardez le taux d'abstention aux dernières présidentielles françaises ou aux dernières municipales à Montréal. Évidemment, le peuple lorsqu'il est soumis à son devoir de voter est désemparé devant des options qui ne lui conviennent pas. Il ne s'y reconnaît jamais assez. Mais peut-être est-ce nos fondements politiques qui sont problématiques ?

Marie-Josée Lavallée, docteure en philosophie, a écrit sa thèse sur Hannah Arendt, une politologue célèbre du XX^e siècle qui s'est intéressée aux impacts de la pensée platonicienne sur notre société moderne. Lavallée suppose qu'Arendt aurait dû démontrer dans ses écrits que le récit *L'allégorie de la caverne* de Platon est l'appropriation de la politique par un élitisme intellectuel déconnecté de la réalité vécue par les personnes ordinaires.

Ce récit est raconté par Socrate, et rapporté par Platon dans le livre VII de *La République*. *L'allégorie de la caverne* a pour enjeu l'éducation citoyenne. Des prisonniers sont dans une grotte et font face aux reflets des ombres sur les parois. Ces ombres sont l'illusion de la réalité. Le comportement philosophique est de sortir de la grotte, dont l'ascension est particulièrement difficile. En effet, celui qui souhaite s'échapper va se blesser à de multiples reprises, d'une part en escaladant les roches afin de sortir de la grotte, d'autre part en étant brûlé par la lumière du jour. Cette lumière est celle des Idées, et les Idées seraient ce qui organise notre monde. Elles sont représentées par l'image du ciel et celle de l'émanation du soleil.

Selon Lavallée, Arendt substitue aux Idées l'éducation politique. L'Homme sage comprend la « pluralité » de l'être humain, alors que les êtres enfermés dans la grotte se soumettent aux valeurs que la so-

ciété lui dicte. Ainsi, poursuivons la suggestion d'Arendt : la politique et la philosophie s'écarteraient de l'éducation citoyenne.

Au dehors de la caverne, les rayons du soleil représentent l'émanation des Idées selon Platon. Ici, nous substituons l'émanation des Idées par l'émanation de la science politique. Alors, plus nous nous rapprochons du soleil et sommes exposés à ses rayons, plus nous savons. Cependant, le soleil brûle. Sa chaleur ne peut être supportée par tous. Religieusement, le seul être au-dessus du soleil est une divinité. Métaphysiquement, le seul être susceptible d'être pareil au soleil est le savant. Pour Platon, ce savant est philosophe, alors que selon l'interprétation de Marie-Josée Lavallée, ce savant serait politologue ou politicien. Cependant, si le politicien ou le philosophe sont égaux au soleil, alors ils sont supérieurs à la population, mais leur rôle est d'éduquer cette population. Ils doivent l'élever jusqu'à cet astre. Il ne faut pas qu'il y ait de rupture entre ces savants et le peuple.

Si les Idées, donc la science politique, sont absolues et criantes de vérité, elles fondent nécessairement notre société. Par conséquent, elles doivent être transmises dans leurs formes les plus complètes. Toutefois, la compréhension du monde qui paraît évidente découle d'une compréhension de la complexité de notre univers. Einstein disait que ce qui ne peut pas être dit simplement n'a pas été assez réfléchi. Le rôle de la philosophie et de la politique est de vulgariser la complexité de nos sociétés.

Dans le récit de la caverne, Platon écrit que « puisque d'une certaine manière [le soleil] est la cause de tout ce que [le prisonnier] voyait avec ses compagnons dans la caverne », les personnes politiquement éveillées deviennent responsables de la vie publique des personnes qui ne le sont pas. Le citoyen doit s'engager intellectuellement pour comprendre les choses. Et les intellectuels doivent les épauler. Cependant, comme le disait

Philippe Poutou, candidat du NPA (Nouveau parti anticapitaliste) lors des élections présidentielles françaises en 2017, il y a une *starification* de la politique. Les politiciens, ces savants, jouissent de fonctions et d'avantages qui les déconnectent de la réalité des citoyens.

Le philosophe et le politologue (ou politicien) sont intellectuellement égaux, car la philosophie peut englober les humanités politiques, et réfléchir sur les fondements des systèmes politiques. L'ascension intellectuelle devient ainsi synonyme d'ascension sociale : le philosophe peut devenir roi, comme le supposait Platon. Le politologue peut devenir politicien, et ainsi devenir roi. Mais devenir doué est dur, et ce chemin est dicté par une élite qui privatise le savoir en faisant croire qu'il le valorise à travers une éducation populaire qui ne l'est pas vraiment. En exerçant de son essai *Petit guide d'autodéfense intellectuelle*, le philosophe Normand Baillargeon cite Chomsky disant que si l'école nous éduquait réellement, elle nous offrirait des cours d'autodéfense intellectuelle.

De plus, la contemplation philosophique devient aussi problématique : soucieux des réalités supérieures, le philosophe n'accorde plus d'importance à des détails de la réalité plus importants pour certains. Le savoir politique ne peut être assimilé par tout le monde ou, plutôt, pas sous la forme avec laquelle il est présenté depuis des millénaires. Assumons-le. L'héritage culturel n'est pas le même pour tous. Il faut que la science politique et la philosophie soient accessibles et compréhensibles pour tous. Selon Aristote, il faut apprendre au citoyen à suivre son instinct naturel d'animal politique. Forcer le prisonnier de la caverne à en sortir pour observer le soleil, c'est admettre, d'après l'interprétation arendtienne, que l'éveil politique est oppressant sous deux manières : la première étant que l'homme subit les souffrances du devenir intellectuel par son désir de vouloir comprendre la pluralité politique, la seconde que la vérité politique n'est peut-être pas désirée.

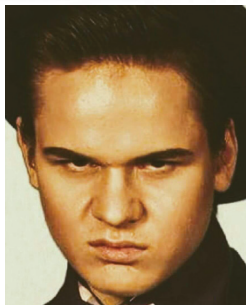
L'origine étymologique du terme « politique » signifie vivre en collectivité. Ainsi, vivre dans la compréhension politique signifie vivre dans une « politique supérieure » qui se distingue d'une vie politique exempte de compréhension. L'aboutissement philosophique devient un aboutissement politique. Comprendre la pluralité de l'être humain est nécessaire si l'on veut régir un système politique idéal. Mais le statut de « roi » qu'endosse l'éveillé politique ne correspond pas avec sa condition philosophique qui a pour but la contemplation et non la réalisation. À nouveau, il y a une distinction entre la philosophie, la politique supérieure et la politique.

Pour l'être éveillé politiquement, retourner dans la caverne est un fardeau, car comme il est écrit dans le récit, « il lui fau[dra] entrer de nouveau en compétition, pour juger ces ombres, avec les prisonniers qui n'ont point quitté leurs chaînes. [Ceux-ci] ne diront-ils pas qu'étant allé là-haut, il est revenu avec la vue ruinée, de sorte que ce n'est même pas la peine d'essayer d'y monter ? ». À son tour, la réalité de l'éveillé intellectuellement ne correspond pas avec la réalité des autres. Et pourtant, elle devrait. Il y a une dissociation des réalités à cause de la manière dont cet éveillé vit la sienne et comment les autres vivent la leur. Il semble que la seule concrétisation possible de la philosophie à l'action politique soit impossible.

Main dans la main, sortons de la caverne ensemble, citoyens. Revalorisons les humanités et la culture générale. Armons-nous intellectuellement. Il faut que les valeurs citoyennes constituent un espace public où l'intérêt de tous prédomine sur notre société d'ego. Affrontons-nous.

LE COMLOT : RÉALITÉ OU IMAGINATION?

PAR PHILIPPE LAPLANTE



D'après une étude de l'Institut français d'opinion publique (IFOP) pour la Fondation Jean Jaurès et l'observatoire Conspiracy Watch, près de 80% des Français croient à au moins une théorie du complot. De plus, dans l'actualité récente, selon la rumeur, une intrusion russe dans les élections présidentielles de 2016 aurait avantagé l'élection du président Donald Trump. Qui dit vrai?

Selon Jean-Jacques Pelletier, un écrivain de roman d'espionnage et de politique-fiction surtout connu pour son livre *Les Gestionnaires de l'apocalypse*, le complot est un scénario imaginaire qui sert à donner du sens à une explication. En effet, dans une entrevue avec Sylvain David, intitulée « Du bon usage du complot » et publiée dans le numéro *Les théories du complot* de la revue littéraire *L'Inconvénient*, Pelletier précise : « L'être humain peut difficilement supporter l'absence de sens, il trouve difficile d'accepter que son monde n'ait pas de raison d'être [...]. C'est pourquoi on résiste autant à la notion de contingence, ou à son équivalent scientifique : le hasard ».

Dans cette même entrevue, l'écrivain explique que la « notion de complot est un fourre-tout » : « Autant il est stupide de croire à un complot mondial dirigé par des extraterrestres dissimulés sur une île perdue, en compagnie d'Elvis et de tous ces autres qui ne sont pas vraiment morts, autant il serait d'une naïveté foutument militante de ne pas voir qu'il existe des gens qui monopolisent beaucoup de pouvoir, qui s'occupent très sérieusement de leurs intérêts et qui le font de manière à éviter que leur activités tombent sous la lumière des médias... ou sous quelque lumière que ce soit ».

LE CAS DE TRUMP ET DE LA RUSSIE

Lorsque l'on revient sur les différents événements entourant les élections aux États-Unis, tout porte à croire, selon l'enquête que mène le procureur spécial Robert Mueller, qu'il existe peut-être bien un lien entre Trump et la Russie. Selon la justice américaine, la Russie aurait été au centre d'un complot pour lequel il y a eu seize inculpations. Ce complot visait à tromper les États-Unis en s'ingérant

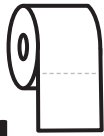
« dans les processus politique et électoral américains, dont l'élection présidentielle de 2016 », selon l'acte d'accusation présentée par le ministre de la Justice adjoint Rod Rosenstein, qui supervise l'enquête du procureur spécial, ce que rapporte Richard Héту dans l'édition du 16 février 2018 de *La Presse*.

Dans cette accusation, toujours selon Héту, on indique que l'un des proches de Vladimir Poutine, Evgueni Prighozine, « a [urait] financé le complot russe pour semer la discorde dans le système politique américain » en favorisant l'élection de Donald Trump, détruisant du même coup les chances d'Hillary Clinton d'être élue à la tête du pays. La rumeur veut que l'organisation russe ayant orchestré le complot aurait « créé des comptes Twitter ou Facebook » à partir de leur cachette dans le Centre de recherche d'Internet à Saint-Petersbourg, lesquels contiendraient des « messages relayés par des membres de l'entourage de Trump, dont son fils Don et la directrice de sa campagne, Kellyanne Conway, supposément à leur insu ».

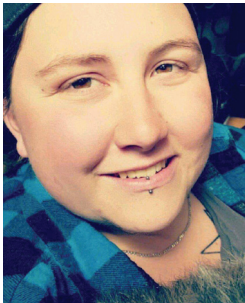
De plus, avant l'enquête menée par Mueller, James Comey, l'ex-directeur du FBI, avait enquêté sur cette ingérence de la Russie dans les élections présidentielles. Il a été subitement licencié par le Président le 9 mai dernier en plein cœur de cette enquête secrète.

L'existence ici d'un complot n'a pas été clairement dévoilée. Par contre, comme le soulignait Pelletier, l'être humain cherche à créer du sens lors de situations complexes. L'ambiguïté de la situation actuelle et la multiplication de rumeurs entourant la relation de Trump avec la Russie alimentent ce genre de théorie. Supposer n'est pas suffisant : il faudra davantage de preuves pour découvrir la vérité.

PETIT COIN, GRAND ENJEU



PAR CLOÉ JEANNOTTE



Un an après l'annonce précipitée de l'administration du Cégep de Saint-Jérôme concernant l'implantation des toilettes non genrées, voici le point de vue rétrospectif de Jasmine Léger, employée permanente de l'association étudiante, qui lutte pour le bien-être des étudiants.

Le 30 mars 2017, l'administration du Cégep de Saint-Jérôme envoyait un courriel interne, autant au corps enseignant qu'à la population étudiante, concernant l'implantation de toilettes non genrées au sein de l'institution.

Ces toilettes se veulent un endroit neutre qu'une personne en recherche d'identité de genre peut utiliser en toute quiétude. Ainsi, une personne née dans un corps d'homme, mais se considérant femme, peut désormais aller à la salle de bain sans avoir à se demander laquelle est appropriée. Selon Jasmine Léger, l'implantation des toilettes non genrées était « nécessaire, puisque plusieurs personnes sont victimes d'agressions en allant dans des toilettes genrées, d'autres y vivent des malaises ou encore s'empêchaient, des journées entières, d'aller à la toilette par peur. » Même si cela ne touche qu'une minorité d'étudiants, elle considère que l'enjeu est assez important pour qu'on s'y attarde.

Bien que l'initiative de l'administration se voulait favorable, la façon de l'annoncer a fortement été critiquée. Selon Mme Léger, ils auraient dû procéder par « une campagne d'affichage, expliquer la réalité des gens non genrés dans leur message, joindre quelques articles informatifs, organiser des conférences de sensibilisation. Ils auraient pu faire ça graduellement, sur plusieurs semaines. » Jasmine trouvait aberrant de constater que l'administration du Collège n'ait pas cru bon d'utiliser à leur avantage Danielle Bastien, une enseignante du Département de psychologie du cégep et conférencière reconnue sur les enjeux transsexuels.

C'est après plusieurs rencontres entre l'administration et l'AGES, l'Association générale étudiante du Cégep de Saint-Jérôme, que l'administration aurait aménagé les toilettes (une dans le Bloc D, une dans le Bloc I et une dans le Bloc G). Une seule toilette non genrée est à la disposition des étudiants et étudiantes dans le pavillon principal du cégep, malgré la promesse qu'il y en aurait une dans le nouveau Bloc K. L'association étudiante continue de travailler pour la création des toilettes déjà promises et reproche son inactivité à l'administration. « Le problème avec l'administration c'est qu'il y a toujours des reculs. On avance, on a une toilette non genrée et après, il n'y a aucun retour. »

Jasmine reconnaît qu'il y a des bienfaits à l'implantation de ces toilettes dans le cégep, mais continue de croire qu'il doit y avoir une certaine forme d'éducation à faire auprès de la population étudiante par le biais « des enseignants qui pourraient en parler dans leur cours et par un affichage de masse sur le sujet. » Elle reproche aussi à l'administration de bâillonner l'association dans son envie de faire avancer les choses. « Après l'envoi du courriel interne, aucune explication n'a été donnée sur la transsexualité ou la non-binarité. La seule information qui circulait était sur le *Spotted* et ce n'est pas la source la plus fiable qui soit. Suite à tout ça, nous avons fait des affiches qui étaient systématiquement vandalisées. Même si nous voulons faire de l'affichage, nous avons maintenant accès à un seul babillard. Donc, le lien avec la population étudiante est plus faible. »

Jasmine affirme que les toilettes non genrées sont une bonne avancée, mais elle a « l'impression que l'administration a comme priorité sa réputation. Ils ont vu que plusieurs écoles avaient des toilettes non genrées, donc ils se sont dit qu'en en mettant une, ils allaient pouvoir le mettre sur leur page et avoir bonne conscience. »

AÎNÉS MAL AIMÉS

PAR LÉA DESJARDINS



Elles ont bâti le monde dans lequel nous vivons, elles ont travaillé pour que nous ayons les droits et privilèges dont nous jouissons aujourd’hui. Pourtant, elles ont encore à affronter des problèmes tels que l’exploitation et l’âgisme. Aujourd’hui, au Québec, les personnes âgées éprouvent une peur de l’abandon et ne réussissent pas à se sentir complètement protégées contre les diverses formes d’exploitation.

Dans les dernières années, le Tribunal des droits de la personne a traité plusieurs cas de maltraitance envers les aînés. Dans la *Revue générale de droit* de l’Université d’Ottawa, Marie-Hélène Dufour rapporte le cas d’une dame âgée qui reconnaissait avoir signé un certain nombre de documents sous les pressions de son neveu et de sa conjointe « pour “avoir la paix”, pour “ne pas les contrarier”, pour “éviter d’être abandonnée” et pour l’empêcher d’être obligée “de rester seule” sans aide » (*Revue générale de droit*, vol. 44, no 2, 2014).

Cette femme s’est laissé exploiter financièrement par peur d’être abandonnée. Cette réaction n’est pas rare chez les personnes âgées. La crainte d’être laissées à elles-mêmes touche une grande proportion d’entre elles.

Il s’agit ici d’un cas d’exploitation. En effet, exploiter un aîné, selon l’article 48 de la *Charte des droits et libertés de la personne*, c’est profiter de sa vulnérabilité ou de sa dépendance.

DÉFIS ÉPINEUX

Malheureusement, plusieurs aînés vont se laisser exploiter ou ne seront même pas conscients de leur exploitation, car la personne fautive est souvent un proche en qui ils ont confiance. Dufour, en collaboration avec Raymonde Crête, signe un autre article sur le sujet en 2016, soulignant qu’il s’agit souvent d’un cas complexe à traiter puisque la victime, ne se

considérant pas comme telle, sera rarement prompte à dénoncer l’un de ses proches (*Revue générale de droit*, vol. 46, numéro hors-série).

Le plus grand défi, toujours selon Crête et Dufour, est de déterminer s’il y a réellement exploitation. C’est une difficulté en soi, car il existe des nuances dans la définition du mot. En effet, Dufour précise que la personne âgée a bien évidemment le droit d’être protégée contre toute forme d’exploitation, mais elle peut tout de même se montrer généreuse envers les personnes qui vont l’accompagner au cours de ses dernières années de vie. Dans ce cas-là, il faut alors trancher si la personne était en situation de vulnérabilité et de dépendance envers son exploiteur ou si elle présentait une inaptitude particulière lors des événements. Donc, pour prouver l’état d’exploitation, les preuves deviennent très difficiles à trouver.

CRITÈRES TROUBLANTS

Ces deux mêmes critères pour déterminer une situation d’exploitation (la vulnérabilité et la dépendance) peuvent également être compliqués à saisir. Déjà, considérer d’emblée que les personnes âgées sont nécessairement vulnérables, faibles et dépendantes reflète un problème de société : l’âgisme. Selon l’*Association québécoise de gérontologie*, ce terme révèle des stéréotypes et une discrimination certaine.



L'âgisme serait d'ailleurs une des causes qui expliquerait un détachement des Québécois à l'égard des personnes âgées. En effet, dans un article publié en 2012 sur le site *Énéo, mouvement social des aînés*, Aurore Devos remarque que la société québécoise prône la jeunesse, la beauté et la performance, alors que les personnes âgées sont perçues comme inutiles, peu attirantes et représentant un déclin cognitif. Ces propos âgistes sont imprégnés dans les sociétés occidentales et, en plus d'influencer nos comportements envers les aînés (engagement plus restreint des personnes d'un certain âge par les employeurs, envoi massif des aînés dans des résidences...), ils teignent les lois qui sont censées les protéger.

De plus, l'importance de la notion de dépendance dans une situation d'exploitation au sens de la *Charte* est remise en doute. En effet, Marie-Hélène Dufour soulève que les notions de vulnérabilité et de dépendance sont parfois confondues, car la vulnérabilité peut accroître la dépendance physique, mentale ou émotive de l'aîné par rapport à son entourage. Une personne âgée pourrait autant être exploitée par un étranger (un fraudeur anonyme, un vendeur de rue, etc.) ou encore par une connaissance. D'ailleurs, Dufour affirme que la présence d'une dépendance pourrait être un signe de vulnérabilité, mais ne devrait pas être une condition essentielle pour déterminer la présence d'exploitation.

L'ENVERS DE LA MÉDAILLE

Ce détail pourrait aussi accroître la peur que ressentent des personnes âgées face au fait de se retrouver seules ou en résidence. Effectivement, si ces personnes se retrouvent dans une situation d'exploitation où il n'y a pas lieu de dépendance envers l'exploiteur, elles devraient prouver autrement qu'elles ont subi une exploitation. Elles ne seraient alors pas assurées d'arriver jusqu'au bout de leur démarche. Ce problème est évoqué par Crête et Dufour. Les procédures sont tellement longues

qu'il pourrait y avoir un risque que le plaignant décède ou qu'il perde ses capacités avant la fin du processus. Par ailleurs, l'aîné pourrait craindre que ses proches interprètent l'exploitation comme une preuve de son incapacité à gérer son argent, etc.

Ainsi, les personnes âgées peinent à se sentir en complète sécurité grâce à la *Charte* visant à les protéger, car il y a trop d'ambiguïtés et de failles qui s'y rattachent. De plus, les mentalités âgistes de la société leur font craindre la perspective de se retrouver seules dans leurs derniers moments plutôt que d'avoir l'esprit tranquille.

Il est impératif que le Québec trouve une solution à ces problèmes selon Marie-Hélène Dufour, car celui-ci risque de se retrouver à gérer ce problème dans les prochaines années avec la hausse prévue du nombre de personnes âgées, causée par le vieillissement des *baby-boomers*, par l'augmentation de l'espérance de vie et par une faible fécondité. Plus de sensibilisation auprès de la population et une nouvelle étude de la *Charte* pourraient être des pistes de solutions à fortement considérer.

SOIGNER LES AUTRES AVANT SOI-MÊME +

PAR JULIANNE BRASSARD



Les infirmières souffrent à cause de leurs conditions de travail. Pourquoi, dans ce contexte, des étudiants veulent poursuivre une carrière dans le milieu? Nous avons eu en entrevue Josée Duquette, 28 ans, mère de deux enfants, infirmière auxiliaire et étudiante en deuxième session en techniques de soins infirmiers.

Après tout ce qui se passe dans les médias actuellement, qu'est-ce qui te motive à poursuivre tes études dans le milieu de la santé?

« J'aime mon travail! J'aime les soins infirmiers et la relation que j'ai avec mes patients. C'est peut-être un peu égoïste de ma part, mais ce travail m'apporte beaucoup. Il augmente mon estime de moi-même. J'ai l'impression de changer le monde un humain à la fois et ça me fait sentir bien dans ma peau. »

Comment trouves-tu les conditions de travail des infirmières aujourd'hui?

« Bien que ça ait l'air légèrement ridicule, les conditions des infirmières sont meilleures que celles des infirmières auxiliaires. Je suis optimiste. Le réseau est constamment en changement, alors peut-être qu'aujourd'hui il est à son pire niveau avec les infirmières, mais il ne peut qu'aller mieux. »

Que penses-tu des coupes budgétaires dans les institutions de santé?

« Je ne sais pas vraiment. Je crois que c'est un problème plus grand que ce que l'on voit, parce qu'il y a plusieurs autres pays qui fonctionnent avec des budgets de santé beaucoup plus petits que celui du Québec, par exemple. »

Est-il envisageable pour une infirmière de fonder une famille tout en ayant un horaire vraiment variable?

« C'est vrai que tu vas avoir un horaire variable, si tu veux travailler. Tu peux donner ton nom pour plus de disponibilités. Par exemple, je peux me faire appeler six fois dans une journée pour aller travailler. Cependant, si je ne suis pas disponible, outre mes 7 jours sur 14, car oui, je dois travailler obligatoirement une fin de semaine sur deux, je ne vais pas travailler. C'est d'ailleurs ce que je fais l'été pour pouvoir profiter du temps avec mes enfants. »

Que penses-tu du temps supplémentaire obligatoire imposé aux infirmières?

« C'est horrible, ça ne devrait pas exister. Pour te mettre en contexte, tu es sur le plancher d'un hôpital dans lequel plusieurs personnes ont démissionné ou ont changé de poste et il y a seulement deux personnes sur dix qui ont un travail régulier. Eh bien, ce sont ces deux personnes qui font le temps supplémentaire obligatoire. À la base, c'est une mesure d'exception pour ne pas laisser à eux-mêmes des patients qui demandent beaucoup de soins. Mais aujourd'hui, nous sommes dans une situation où le réseau n'arrive pas à combler les postes pour avoir du personnel régulier. »

Est-ce que le salaire proposé aux infirmières est raisonnable par rapport à la charge de travail imposée?

« C'est clair que je me dis que nous devrions être mieux payées, mais il reste que nous sommes dans un des métiers féminins les mieux payés. Le salaire de l'infirmière s'est amélioré au fil du temps, mais il reste que celui de la préposée aux bénéficiaires est outrageant. Le salaire d'une préposée plafonne à 20 \$/heure alors qu'elle a les mains dans l'urine et dans la merde, et c'est incompréhensible. »

Que penses-tu des stages non rémunérés?

« Écoute, si on y pense, la stagiaire n'enlève pas tant de charge de travail à l'infirmière, puisqu'elle ne peut qu'avoir un ou deux patients à sa charge, donc si l'on porte un regard froid sur le sujet : est-ce qu'elle mérite vraiment d'être salariée? Pas vraiment, mais si la majorité des autres corps de métiers voient leurs stages rémunérés, pourquoi pas nous? »

Aurais-tu quelques commentaires ou recommandations à faire au ministre de la Santé, monsieur Barrette?

« Avoir centralisé le réseau de santé a été sa plus grosse erreur. [...] Le système de santé est en train d'imploser et malheureusement, il ne s'en aperçoit pas. »

« COMMENT PENSES-TU TE FAIRE UN CHUM AVEC ÇA ? »

PAR ROSALIE BÉLANGER



Un mouvement de dénonciation a pris de l'ampleur dans les dernières années pour mettre au jour les mauvais traitements médicaux : manque d'empathie, violences obstétricales ou encore refus de traiter certaines personnes à cause de préjugés patents, tels que l'embonpoint d'un patient par exemple. Une cégepienne raconte son histoire.

Cher Docteur,

L'an dernier, je vous ai consulté à la suite d'une réaction allergique causée par un vaccin reçu deux jours plus tôt. C'était notre première rencontre, mais depuis ce temps je ne peux chasser de mon esprit les commentaires que vous avez formulés en m'examinant.

J'ai 18 ans et je suis atteinte de la maladie de Crohn depuis que j'ai 13 ans. Mon état de santé demande une attention constante. Je dois prendre de nombreux médicaments quotidiennement et je reçois des injections d'un médicament appelé Rémicade toutes les cinq semaines. Je vous épargne les effets secondaires que je vis au quotidien puisque, comme vous êtes médecin, vous devez en avoir une bonne idée. Cependant, même si je fais attention et même si je prends religieusement ma médication, la maladie peut redevenir active. Dans un tel cas, l'un des seuls moyens pour stabiliser la maladie est l'utilisation de corticoïdes.

Lorsque vous m'avez examinée, vous avez remarqué sur mes hanches plusieurs vergetures. Vous m'avez alors demandé : « Quel âge as-tu ? » Lorsque je vous ai répondu avoir 18 ans, vous m'avez dit deux fois : « Des vergetures à 18 ans ! Comment penses-tu te faire un chum avec ça ? » Pourtant, vous devriez savoir que l'apparition de vergetures est une conséquence directe de la prise de corticoïdes. Vous avez fait ce commentaire en toute connaissance de cause : en sachant que je suis atteinte de la maladie de Crohn, en connaissant ma prise de médicaments, puisque je venais de vous en informer. Vous avez fait ce commentaire qui, lorsque j'y repense aujourd'hui, me sidère complètement.

Comme professionnel de la santé, lorsque vous rencontrez des patients qui ont des problèmes d'ordre psychologique ou physique, ou simplement des gens différents, que leur dites-vous ?

Cher docteur, à une époque où les jeunes filles sont constamment sollicitées pour avoir un corps parfait, je me demande à quoi correspond selon vous l'image corporelle d'une fille de 18 ans si elle veut réussir à se trouver un chum. Sachez que j'accepte mon corps tel qu'il est même s'il montre des traces de ma maladie.

Je n'ose imaginer votre réaction si j'avais eu un sac parce que oui, il y a trois ans j'ai été hospitalisée alors que mon corps ne répondait plus aux traitements. On a alors considéré une stomie. Imaginez ! une jeune fille de 15 ans avec un sac de stomie. Quelles auraient été vos remarques ? « Pauvre jeune fille, ne sors plus de chez toi » ?

Le but de ma lettre est simplement d'exprimer ce que je n'ai pas fait lors de cette visite, parce que je suis restée sans mot. Et plus je repasse dans ma tête le déroulement de cette consultation, plus je me dis que de tels commentaires n'ont pas leur raison d'être, encore moins venant d'un professionnel de la santé. Ceci me permet de me questionner sur votre jugement professionnel. Finalement, vous avez réussi à m'ébranler, c'est donc pour cette raison que je vous fais parvenir cette lettre en espérant provoquer une petite prise de conscience de votre part.

COMMENT SURVIVRE À VOTRE PREMIÈRE DÉPRESSION (EN 10 ÉTAPES FACILES)

PAR SOPHIE PRESSEAUT



Êtes-vous constamment triste, agité et irritable? Avez-vous une perte d'intérêt envers toutes les choses qui vous apportaient autrefois du bonheur? Avez-vous de la difficulté à vous concentrer et à prendre des décisions simples? Avez-vous des pensées macabres et/ou suicidaires? Si vous avez répondu oui à une ou plusieurs de ces questions, félicitations! Vous êtes l'heureux propriétaire d'une dépression!

1 - Réaliser que la dépression est envoyée par Satan en personne.

Il est important de réaliser, en tout premier lieu, que la dépression n'est pas quelque chose qui arrive par hasard aux malchanceux ayant tiré le mauvais numéro au Loto 6/49. Non, il s'agit plutôt d'un processus d'élimination auquel Satan lui-même procède le samedi soir avec un bon verre de chardonnay. Si vous considérez que vous n'avez aucune raison d'être dépressif, dites-vous que ce cher maître des Enfers avait peut-être un verre ou deux de trop dans le nez lorsqu'il a coché votre nom. En aucun cas ce n'est la faute des facteurs extérieurs qui influencent votre vie, comme le travail, l'école, les relations interpersonnelles, un manque d'estime de soi, un épuisement généralisé, etc.

2 - N'ayez pas peur ou honte de pleurer, et ne vous retenez surtout pas.

Pleurer est un acte naturel qui se produit lors d'un trop-plein d'émotions, qu'elles soient négatives ou positives. Ainsi, vous risquez de vivre ce genre de débordements assez fréquemment au cours de votre dépression. Ça ne sert à rien de garder les larmes à l'intérieur, il faut les laisser couler. Vous partagez un brunch avec votre mère et votre bacon est trop cuit? Pleurez. Les asperges en spécial à l'épicerie sont *backorder*? Pleurez. Votre chat a déféqué sur votre tapis blanc et vous n'avez pas la motivation de le ramasser? Pleurez. C'est aussi simple que ça.

3 - N'en parlez pas aux gens qui vous entourent, comme votre famille et vos amis.

La dépression est une chose qui se vit seul, avec soi-même, pas en gang autour d'un feu avec une caisse de 24, une guitare et des guimauves. Refermez-vous sur vous-mêmes, faites de votre esprit une huitre que même un «Sésame ouvre-toi» bien senti ne ferait pas céder. Vous ne voudriez pas inquiéter les êtres qui vous sont chers avec une chose aussi minime que cela, non? Et de toute façon, si vous jouez assez bien le jeu, personne ne se rendra jamais compte que vous êtes dépressif!

4 - Les médocs, ce n'est pas si sérieux que ça.

Si vous oubliez de prendre vos antidépresseurs un matin, ne vous inquiétez point! Prenez-en deux le lendemain. Ça ne peut pas vous faire de tort; en fait, vous vous sentirez deux fois plus joyeux, et vous aurez deux fois plus le goût de vivre. Vous vous sentez extra-triste un après-midi pluvieux, malgré la prise ultérieure de vos médicaments à votre réveil? Encore une fois, une double dose est conseillée. Ce n'est pas comme si vous alliez faire une *overdose*... T'sais.

5 - Adoptez un mécanisme d'adaptation.

Un mécanisme d'adaptation est une excellente façon de contrôler votre dépression. Ainsi, certains se réfugient dans l'art, la lecture, le sport, l'écriture... ou l'alcool et la drogue. Mais ne vous en faites pas!



Il ne s'agit que d'une béquille temporaire que vous cesserez d'utiliser dès que vous serez retombé sur vos pieds. Après tout, ce n'est pas parce que l'on a une bouteille à la main que l'on est alcoolique, un joint à la bouche que l'on est un *pothead*, ou une aiguille dans le bras que l'on est un junkie!

6 - Prenez le temps qu'il vous faudra.

«Ça fait dix ans que j'su's en dépression, mais tu finis par t'habituer. "Intiquète"-toi pas mon gars, tu vas voir que tu vas finir par être capable de vivre avec!», comme dirait la madame bizarre prénommée Carole, rencontrée à la gare, qui a décidé de vous partager un peu trop de détails sur sa vie personnelle. Ainsi, prenez le temps de vivre cette période difficile: pour certaines personnes, elle ne dure que quelques mois. Pour d'autres, elle peut durer toute une vie. Mais ce n'est pas grave, puisqu'on finit par apprendre à vivre avec elle, comme le diabète! Pas vrai ma belle Carole?

7 - Allez chercher de l'aide professionnelle si cela vous semble nécessaire.

Après un coup de fil à votre CLSC local, trois heures passées au téléphone à vous faire rediriger de département en département, d'intervenant en intervenant et d'un poste à un autre, vous serez enfin sur la liste d'attente afin de pouvoir rencontrer un

psychologue. Oui, bon, il se peut que cela prenne quelques mois, voire un an ou plus avant que vous ne rencontriez finalement quelqu'un, mais au moins l'aide est disponible pour vous! Oh, vous vouliez voir un psychiatre... Désolée, il n'y en a plus de disponible dans les Laurentides pour les deux ou trois prochaines années. Vous pouvez toujours aller voir dans les environs de Montréal, ou peut-être de Québec? À moins que vous ne vouliez payer des centaines de dollars de l'heure pour pouvoir en rencontrer un au privé.

8 - Ne faites rien pour empirer votre état.

Il est peu recommandé d'entretenir des relations avec des personnes ayant des problèmes de santé mentale lorsque l'on en souffre soi-même. Ainsi, ne vous liez pas d'amitié avec un autre dépressif, un anxieux, un schizophrène, un bipolaire ou autre. Si vous êtes comme moi, vous allez tenter de sauver cette personne au détriment de votre bien-être personnel, alors que vous êtes la principale personne sur laquelle vous devriez vous concentrer. Si votre meilleure amie développe un comportement anxieux, coupez les ponts avec elle. Si vous rencontrez un charmant jeune homme mais qu'il prend plus de médicaments qu'un vieux fumeur de 90 ans, envoyez-lui un texto de rupture. Si votre père développe des tendances de manie, déménagez.

9 - Vous allez procrastiner. VRAIMENT.

Vous allez souffrir d'un manque de motivation atroce, qui ne vous laissera pas tomber, peu importe la situation, et peu importe la sphère de votre vie dans laquelle vous allez vous traîner à contre-cœur. D'ailleurs, c'est pourquoi il n'y a pas de point 10 à ce texte: je n'ai pas d'idée, je n'en ai pas la motivation, et j'en ai encore moins envie.

Voilà les conseils d'une dépressive experte! Plus sérieusement, il est important de consulter si vous considérez être atteint d'un problème de santé mentale quelconque. Vous aurez compris que les « conseils » donnés par l'auteur de ce texte sont à prendre avec ironie et un grain de sel. Néanmoins, il s'agit bel et bien de la triste réalité que subit, chaque jour, une personne sur huit dans notre pays: une statistique de l'Agence de la santé publique du Canada qui donne froid dans le dos.

PRENEZ LE CONTRÔLE! UTILISEZ LA SCIENCE À VOTRE AVANTAGE!



LA MÉDITATION: DU TEMPS BIEN INVESTI

Par Maurane Arcand

Pour plusieurs, la méditation est associée à l'ouverture des chakras et à d'autres supercheries pseudo-scientifiques. Néanmoins, les scientifiques s'entendent et l'ont prouvé : la méditation pratiquée quotidiennement contribue à diminuer l'anxiété, la dépression et les risques de maladies cardiovasculaires.

Pour bien comprendre ce phénomène, il faut savoir que chez l'humain, c'est le système nerveux qui régule les activités biologiques. À chaque seconde, des milliers d'influx nerveux se propagent partout à travers le corps pour augmenter ou diminuer l'activité de certains organes, glandes, muscles et tissus selon les besoins de l'organisme. Tout ce processus est orchestré par l'inconscient.

À la suite d'une perturbation – par exemple une infection, un empoisonnement, une hémorragie, une maladie ou un choc thermique – certaines variables contrôlées par l'organisme changent de manière drastique et menacent l'organisme. Ces anomalies sont détectées par des récepteurs qui propagent des influx nerveux à une région spécifique de l'encéphale : l'hypothalamus. Cet organe envoie ensuite des influx nerveux à différents centres du système nerveux de manière à produire des réponses précises, notamment les augmentations de la glycémie et de la pression artérielle ou encore une réduction de l'inflammation. Ce processus se nomme le stade de résistance. Il permet à l'organisme de répondre inconsciemment à une situation de lutte.

En outre, une situation stressante, comme un examen, peut aussi enclencher le stade de résistance. Dans ce cas, c'est le cortex cérébral, à l'origine des émotions, qui propage vers l'hypothalamus une fréquence d'influx nerveux. Les réponses biologiques restent les mêmes. Cela devient donc une situation problématique pour les gens qui ont un train de vie stressant, ce qui les rend alors sujets à se retrouver plus fréquemment dans un stade de résistance. À long terme, une pression artérielle élevée augmente le risque de maladies cardiaques, l'augmentation de la glycémie peut mener au diabète et la réduction de l'inflammation rend l'organisme plus vulnérable aux infections et aux virus.

La méditation vise à ralentir consciemment la vitesse à laquelle on pense. Ralentir les pensées permet de mieux les rationaliser. Graduellement, un changement cognitif s'opère et la perception de danger associée à une situation se modifie : le cortex ne déclenche plus le stade de résistance. Selon les spécialistes, seulement dix minutes de méditation par jour sont suffisantes pour en éprouver les premiers bienfaits. Ce n'est pas long, considérant que l'on passe environ 1,8 heure par jour à procrastiner sur les médias sociaux. C'est une pensée qui vaut la peine d'être méditée !

LA LUMINOTHÉRAPIE : LA THÉRAPIE QUI ÉBLOUIT

Par Mégan Roy

Qui ne s'est pas déjà senti déprimé par la grisaille incessante du mois de novembre? Rien de plus énergisant qu'une bonne dose de soleil, débordante de lumière et de chaleur! Plusieurs études montrent une corrélation entre l'exposition à la lumière et certains troubles métaboliques.

Le Dr Norman E. Rosenthal, psychiatre et chercheur au *National Institute of Mental Health*, a été le premier à s'intéresser à la luminothérapie : celle-ci se présente comme un type de photothérapie qui consiste en une exposition d'une certaine durée à une lumière artificielle blanche. Elle est pratiquée pour traiter certains troubles liés au dérèglement de notre horloge biologique interne, comme la dépression saisonnière. Il s'agit d'un traitement médical reconnu qui peut s'avérer bien utile si l'on ressent certains symptômes caractéristiques de cette maladie, soit une fatigue chronique, une humeur dépressive, des crises de boulimie et une baisse de la libido.

Concrètement, la lumière agit sur les cycles circadiens, soit les cycles de régulation qui s'étendent sur une période de 24 heures, comme celui du sommeil, de la température corporelle et de l'appétit. Ces cycles sont appelés endogènes puisqu'ils sont responsables d'un facteur interne de notre corps. Toutefois, ils sont aussi influencés par certains facteurs externes, comme la lumière, et peuvent donc être déséquilibrés lors de périodes où les heures d'ensoleillement d'une journée diminuent, d'où la pertinence de s'exposer à la luminothérapie afin de rétablir l'équilibre de ces cycles.

La lumière qui entre dans notre œil est alors captée par notre rétine et convertie en signaux électriques qui sont transmis au cerveau. Au passage, ceux-ci influencent la libération des neurotransmetteurs comme la sérotonine, responsable de la régulation de l'humeur et communément appelée « l'hormone du bonheur ». Cette hormone commande aussi la

production de la mélatonine, qui régule nos cycles de sommeil. Bref, la quantité de lumière influe directement sur la régulation de notre horloge biologique interne, l'équivalent du centre de contrôle de notre métabolisme.

Cependant, il ne faut pas blâmer le manque de lumière pour tous nos problèmes de santé. Il est impératif d'avoir une bonne hygiène de vie pour assurer le bon fonctionnement de notre métabolisme. Toutefois, la luminothérapie peut s'avérer un précieux outil lors de périodes d'ensoleillement réduites en agissant comme catalyseur sur celui-ci.

ABRACADABRA : PARTIE LA DOULEUR !

Par Stéphanie Lemay

La crainte de la douleur est récurrente chez les patients, même lors de procédures banales, comme l'extraction de dents de sagesse. Faut-il alors refuser l'intervention? Non, puisqu'un anesthésiant topique, la lidocaïne, permet au patient de ne pas percevoir la douleur.

Avant tout, la douleur est perçue lorsque des neurones transmettent des messages jusqu'au cerveau. Ce dernier analyse les influx nerveux grâce aux aires primaires et associatives qui ont pour fonction respectivement d'identifier la provenance de l'irritation et d'en définir la cause. C'est ainsi que la douleur est ressentie.

Pour mieux comprendre, il faut s'intéresser au système nerveux. Les neurones sont comme une autoroute reliant deux villes. Dans le corps humain,

il s'agit de lier la bouche au cortex cérébral. En gros, un neurone est un conduit rempli d'ions potassium (K^+) qui baignent dans une solution de sodium (Na^+) ayant des canaux, autrement dit une porte, qui s'ouvre ou qui se ferme pour permettre le mouvement des ions. Donc, quand un dentiste perturbe votre bouche, des récepteurs captent le bouleversement et ouvrent des portes laissant entrer du sodium dans le neurone. Étant donné que la concentration interne est faible, le sodium entre rapidement dans le conduit neuronal. Au-delà d'un certain seuil, il y aura création d'un message. Autrement dit, au moment où il y a plus de sodium à l'intérieur du neurone que la quantité tolérée, un message qui annonce la douleur à venir est créé.

Ensuite, le message doit être transmis jusqu'au cortex cérébral, comme dans une course à relais, où le message est représenté par le témoin, tandis que les coureurs seraient plutôt des sections du même neurone. Chacun des coureurs transmet le message jusqu'à l'arrivée, le cerveau.

L'effet de la lidocaïne permet le blocage des portes des neurones dans la région anesthésiée, de sorte que le sodium ne peut pas entrer dans les neurones. De cette façon, aucun message ne peut être créé, transmis, reçu, analysé et ressenti. Donc, il n'y aura aucune sensation de douleur !

DES CÉGEPS QUI BOUGENT!

PAR JULIANNE BRASSARD



Lors de la fin de semaine du 13 au 15 avril, plus de trente cégeps regroupant environ 400 étudiants, se sont présentés au Cégep de Saint-Jérôme pour un évènement spécial : l'Intercollégial de danse 2018.

Certains cégeps comptaient plus de vingt danseurs au sein de leur troupe et ont grandement épaté la foule, par exemple le Collège Lionel-Groulx ou encore le Cégep de Sainte-Foy avec leurs numéros de danse urbaine. Toutefois, certaines troupes étaient moins nombreuses, comme celle de Rivière-du-Loup composée d'une seule personne; mais c'est avec un talent pur que cette jeune fille est montée sur scène et a présenté un solo tout à fait honorable.

« Cet évènement n'était pas une compétition entre les cégeps. Il s'agissait seulement de venir présenter un court numéro sur une scène et de montrer des troupes de divers styles de danse. De plus, il y a de l'animation et deux soirées thématiques. Aussi, de nombreux ateliers ont formé les étudiants grâce à des professionnels de la danse qui ont été présents lors de l'évènement », nous a confirmé Mélanie Morand, technicienne en intervention en loisirs, qui était l'une des organisatrices de l'Intercollégial de danse.

Quant aux soirées thématiques, elles ont été un moment de festivité pour les danseurs afin de se rassembler avec costumes, lumières et musique entraînante. Chaque cégep avait un thème attrité, par exemple, le Cégep de Saint-Jérôme représentait la décadence. La soirée fut réellement appréciée et a permis à de nombreux danseurs de faire valoir leurs multiples talents. De plus, un DJ nommé Gabriel Valiquet-Brissette, étudiant au Cégep de Saint-Jérôme, animait les soirées de 23 h à 3 h du matin. C'est également lui qui assurait l'animation des spectacles durant les trois journées de représentations.

UNE JOURNÉE TYPIQUE

La journée du 14 avril a été plus exigeante pour certains. Après les spectacles de la veille ainsi que le premier party, les danseurs qui avaient peu dormi devaient se présenter à deux ateliers de leur choix : danse latine, hip-hop contemporain, dancehall, ou d'autres comme la danse baroque, le breakdance et bien plus. Ces ateliers offraient une grande variété aux danseurs, ce qui a été réellement apprécié.

Peu avant l'heure du souper, les danseurs ont pu assister au spectacle donné au Théâtre Gilles-Vigneault par la troupe professionnelle *Destins Croisés*, créée par Ismaël Mouaraki, danseur, chorégraphe et aussi invité spécial de l'évènement. Il a été en quelque sorte un porte-parole pour les jeunes danseurs et leur a adressé un mot d'encouragement pour la fin de semaine et aussi pour le reste de leur vie : n'arrêtez jamais de danser, surtout si c'est votre passion!

« Je n'ai pas aimé nécessairement une chose en particulier de l'Intercollégial. Ce que j'ai adoré par-dessus tout, c'est l'ensemble de l'évènement, entre autres le fait de partager sa passion avec des gens qui aiment la danse autant que toi. Il n'y a pas un atelier que j'ai aimé plus qu'un autre, pour ma part c'était celui de danse latine et urbaine, mais comme je le disais, sans les gens qui nous entourent, cette fin de semaine n'aurait pas été aussi belle. C'est ce qui rend l'Intercollégial si spécial. », explique Maggy McDonald, danseuse pour la troupe Konnexion de Saint-Jérôme.



FAIRE ÉQUIPE DANS UN SPORT INDIVIDUEL

PAR ÈVE MÉNARD ET JULIANNE BRASSARD



Bien qu'elles soient à des moments opposés de leur parcours, Marianne St-Gelais et Kim Boutin sont liées l'une à l'autre grâce à une chimie évidente. Les deux athlètes québécoises sont de retour des Jeux olympiques de Pyeongchang et ont fait le point en conférence de presse lors des Championnats mondiaux de patinage de vitesse courte piste.

Elles se sont vu offrir des micros, présenter des caméras et répondre à de nombreuses questions. Malgré tout, elles ont pris le temps de discuter avec nous. Elles sont aussi gentilles et généreuses que leur sourire à l'écran le laisse présager.

Même si Marianne St-Gelais prend sa retraite et que Kim Boutin commence sa carrière de patineuse, un lien unique les unit. Dans un sport pourtant si individuel, elles forment une équipe redoutable. St-Gelais a donné ses derniers coups de patin il y a un peu plus d'un mois lors des Championnats, tout de suite après des Jeux olympiques plutôt difficiles. Quant à la jeune Boutin, elle a tenté de répéter ses exploits avec succès, elle qui a récolté trois médailles en Corée et qui s'est vu offrir l'honneur de porter le drapeau canadien lors de la cérémonie de clôture. Pourtant, ce qui a retenu le plus l'attention lors de leur passage à Pyeongchang, c'est la chimie évidente qui opérait entre elles et qui opère toujours, ici, à Montréal.

AU-DELÀ DES PERFORMANCES

C'est une relation qu'elles ont commencé à bâtir il y a un an et demi environ. Sentant que la carrière de la vétérane tirait à sa fin, la jeune patineuse de

23 ans a cru important de se rapprocher de cette dernière afin d'en tirer les meilleurs apprentissages pour la suite de son cheminement. Ainsi, Marianne St-Gelais est devenue un mentor important pour Kim Boutin, un rôle qu'elle aurait cru improbable il y a quelques années et qu'elle dit avoir apprivoisé. Un lien unique s'est alors tissé entre les deux patineuses.

De cette manière, aux Jeux olympiques, bien que Marianne St-Gelais ait connu des performances personnelles difficiles, elle ne pouvait faire autrement que de se réjouir pour Kim Boutin qui, elle, connaissait une toute autre histoire : « En bout de ligne, tu t'attaches tellement à quelqu'un [Kim Boutin], et tu vois cette personne-là grandir et évoluer, que tu peux juste être fière de ce qui lui arrive. »

« ON PREND UN PEU DE CHAQUE PERSONNE POUR SE CONSTRUIRE »

Kim Boutin, pour sa part, est reconnaissante du soutien apporté par sa compatriote canadienne : « Ça a été un repère sur lequel j'ai pu m'appuyer quand j'en avais besoin. » Elle se reconnaît beaucoup en Marianne, qui se considère comme étant

sensible et très énergique. De plus, son mentor est déjà passé par les épreuves auxquelles la jeune patineuse fera face. C'était donc bénéfique de pouvoir ainsi compter sur Marianne St-Gelais pour la rassurer : « Je crois que chacun, on prend un peu de chaque personne pour se construire. En tant qu'athlète, c'est ce que j'ai fait [avec Marianne]. »

AUSSI BIEN QU'UNE MÉDAILLE

Marianne St-Gelais qualifie les moments partagés avec Kim Boutin à Pyeongchang de « belle surprise ». Malgré que ce n'était pas du tout ce à quoi elle s'attendait, ce sont des images qu'elle chérira pour toujours et qui lui sont, pour le moment, impossibles à revoir puisque qu'elles sont encore trop sensibles pour elle.

« C'est quelque chose de vraiment spécial et que je suis contente d'avoir vécu. Parce que des médailles j'en avais, mais des moments comme ça, je n'en avais pas. Je suis bien contente que ce soit venu, surtout avec Kim. » L'athlète de 28 ans n'hésite pas à louer cette nouvelle expérience olympique et l'importance du lien unique qu'elle a eu la chance de créer : « C'est peut-être plus moi qui avais besoin de Kim, que Kim qui avait besoin de Marianne. »

PAS GAME DE M'EMBRASSER

PAR MAUDE BÉLAIR



J'ai toujours été sûre de certaines choses, dont une en particulier : je ne me ferme jamais la gueule. Je me connais. J'ai toujours adapté ma façon de parler au fil de mes années, longues de sagesse, il va sans dire. Autant je pouvais justifier la différence entre un évier et un lavabo (sérieusement, ça me tient à cœur), autant je pouvais prononcer un mot sur trois dans un jargon incompréhensible. Même en ayant toujours été quelqu'un d'indépendant, je n'ai jamais autant remis en question la provenance de mon langage. Ma langue est-elle censée définir mon allégeance à la culture ?

Sommes-nous véritablement qui nous devrions être depuis la naissance, avec une personnalité déjà bien implantée ? Ou devenons-nous toujours un peu plus nous-mêmes à travers le contact avec l'autre ? Comment distinguer une influence d'une oppression écrasante ? On nous enseigne à être nous-mêmes, à découvrir qui nous sommes. Mais du même coup, on nous indique ce qui est décent, acceptable ou pas. *Sois comme tu veux, mais pas comme ça. Ainsi, ce serait mieux.* Et c'est là que se dévoile un parallèle presque gênant entre ma crise de puberté et une problématique plus que d'actualité : ma langue, son usage, ses apparences. La langue québécoise se dresse au centre d'un combat linguistique, culturel, proprement identitaire, prisonnière de son « propre » essor. La Loi 101 existe bel et bien, des militants ont pris la parole pour exprimer leur sentiment. Tout cela ne peut être désavoué. Mais qu'en est-il aujourd'hui ?

En fait, le principal enjeu de la langue française au sein de la société québécoise est son anglicisation. Plus précisément, l'on reproche un trop grand emprunt à la langue anglo-saxonne, de l'usage de ses expressions jusqu'à son omniprésence au sein du fonctionnement de la société. Par exemple, parlant du groupe Dead Obies, le journaliste du Devoir Christian Rioux, dans sa chronique du 18 juillet 2014, s'insurge vivement devant un usage de plus en plus commun du franglais, qu'il qualifie d'un

« engouement suicidaire pour l'anglais, [...] dans une langue déjà créolisée ». Quelques jours plus tôt, dans le *Journal de Montréal*, Mathieu Bock-Côté abordait cette même question en lui attribuant un désir malsain d'individualisme créatif. Donc, l'imagination ne serait pas un usage personnel, mais un bien collectif. Pourtant, l'argument devient démesuré. On ne peut commencer à imposer une façon de créer ni la manière dont l'œuvre doit remuer autrui. L'art est un concept à la base très égoïste, il provient d'un désir profondément nécessaire. On ne peut en aucun cas l'influencer, par simple crainte de tomber dans un délire totalitaire. De l'autre côté, on riposte en brandissant l'étendard de l'avancée du multiculturalisme, symbole d'une ouverture à l'autre. Anne-Marie Beaudoin-Bégin et Marc Cassivi sont de bons exemples de telles opinions. Dans leur ouvrage respectif, *La langue rapaillée* (2015) et *Mauvaise langue* (2016), ils critiquent les restrictions que l'on impose à la langue, et remettent en question la raison de cet interdit. Pourquoi interdire, tel que le dit Beaudoin-Bégin, ce langage qui s'apparente à la vraie vie ? User d'un français soigné accentuerait un manque de spontanéité, de véricité. La langue se balancerait au rythme des sociétés. Malléable, dynamique, elle ne peut stagner. En fait, tous deux soulignent que ces « polices » du français seraient motivées par une profonde insécurité et une peur alarmiste d'une assimilation. Selon Cassivi, « une langue n'est pas une prison. On peut la protéger sans s'enfermer dans l'obsession du français ».

Peu importe le côté où l'on se tient avec fierté, l'enjeu se poursuit, surtout chez les milléniaux. On essaie souvent de convaincre l'un et l'autre. *Normal que t'aimes plus Molière, c'est dépassé. Tu ne t'appliques plus pour ton français ? Paresse ! C'est normal le franglais, ça fait plus cool, plus décontracté, tout ça c'est normal pour la nouvelle génération.* Mais nous, pourquoi parlons-nous ainsi ? Nous l'a-t-on seulement demandé ? Oui, nous devons notre indépendance à la ténacité d'une vision, d'une aspiration à la liberté.



Mais pouvons-nous laisser le passé prédisposer ce qui adviendra ? Ceux qui croyaient connaître, connaissent-ils encore ?

Les circonstances ne sont pas les mêmes qu'autrefois. Je suis moi-même allée à la rencontre de gens vivant une situation particulière avec le franglais. Après avoir été questionné sur sa relation avec l'état de la langue au Québec, un étudiant m'a fait part de sa situation familiale : mère francophone et père anglophone. Alternant les deux langues à son domicile, il souligne que cet entremêlement a toujours fait partie de sa vie. Ainsi donc, le collégien soulève un point intéressant : selon les données du recensement de 2016 de Statistique Canada, 7,5 % de l'ensemble de la population du Québec et 19,3 % dans sa région métropolitaine déclarent avoir l'anglais comme langue maternelle. Tous n'ont donc pas toujours reçu la même sensibilisation au français de la part des parents. De ce fait, il semble important de ne pas omettre les différentes provenances et la diversité des jeunes. L'on fusionne souvent à tort désœuvrement et méconnaissance. Ensuite, j'ai recueilli l'avis d'une jeune femme qui partage son malaise avec le combat de la langue française. Elle-

même consciente de l'importance de protéger la langue, elle se considère comme une fervente consommatrice de culture québécoise, encourageant les artistes locaux et protecteurs de la langue française. Toutefois, elle ressent inévitablement un sentiment de trahison lorsqu'elle ose apprécier des artistes québécois s'exprimant en anglais.

Et c'est là que ça a cliqué. Le pincement. Le serrement que nous ressentons par culpabilité, au plus profond de nous-mêmes. Savons-nous que nous n'avons rien à nous reprocher ? Ou presque. Le sentiment flagrant d'avoir trahi la sensibilité d'Hélène Dorion, la fougue de Pierre Falardeau, la révolte de Gaston Miron. Je n'ai rien à leur prouver, mais la grandeur de leur héritage est trop considérable pour être ignoré. De si glorieux mots peuvent-ils tomber ? La solution à tous ces débats ne se trouve aucunement en ses extrémités. Ainsi, peut-être que l'aboutissement de cet enjeu réside en un compromis... Et si les créateurs de tout genre étaient encouragés à parsemer leurs réalisations de notions historiques, artistiques, linguistiques à saveur de notre culture ? Selon un sondage CROP/La Presse réalisé en août 2016, les milléniaux sont friands de

culture. Même quand c'est en *maudit anglais*, tout cela n'est que la preuve d'une avidité véritable. Alors, imaginons un petit attrait de culture québécoise dans la musique, dans l'écriture, par-ci, par-là. Rien pour contraindre. Juste un peu, comme pour dire, *c'est là, fais-en ce que tu veux*. Le public a bien beau critiquer des groupes tels que Dead Obies, mais leur usage du franglais et leurs nombreuses références à la culture québécoise, comme le *\$ud\$ale*, le Québécois né pour un *p'tit pain*, sont en fait des réalités déjà explorées par le reconnu Michel Tremblay... Un langage différent, propre à son temps, construit dans la matérialité dans laquelle il vivait.

Je suis amoureuse de toi, culture. Qu'on soit *collé-collé* au son de mots anglais ou français, tu me murmures à l'oreille des affections en la fusion des deux. Tu es tellement belle que je n'ai même pas la prétention de croire qu'il n'y ait que moi qui soit tombée sous ton charme. Tu vas danser avec d'autres, et c'est parfait comme ça.

Pis t'en as un bout à faire encore.

Mais je suis sûre que je vais toujours te reconnaître.

LE PRIX LITTÉRAIRE DES COLLÉGIENS 2018, CHACUN Y TROUVE SON COMPTE

Cet hiver, près de 50 étudiants du cégep se sont donné le défi de lire les cinq romans en lice pour l'obtention du Prix littéraire des collégiens. Quoique le choix de la majorité des étudiants de Saint-Jérôme s'était arrêté sur le roman de Jean-François Caron, en bout de course, c'est Jean-Philippe Baril Guérard qui a remporté les honneurs à la suite des délibérations nationales à Québec les 12 et 13 avril derniers. Voici quelques critiques de quatre des cinq romans soumis au jury, signées par des participants du cstj.



DEVENIR LE ROI DES BÊTES

Critique de *Royal*,
de Jean-Philippe Baril Guérard
Par Jérôme Viger

Royal, le deuxième roman de Jean-Philippe Baril Guérard provoque une métamorphose chez ses lecteurs à l'aide de son récit coup de poing. Armé de sa narration à la deuxième personne, l'auteur nous transporte, sans nous demander notre consentement, dans l'univers cruel et froid de la faculté de droit de l'Université de Montréal. À travers les yeux d'un beau jeune homme au narcissisme sans fin, il devient rapidement évident qu'il faut mordre pour éviter d'être dévoré vivant par les autres bêtes qui, elles aussi, convoitent le territoire de l'établissement scolaire. Tous les coups sont permis et rien n'est tabou pour obtenir l'attention des prestigieux bureaux d'avocats, car la chasse est ouverte et la viande d'étudiant est en demande. Plongé dans cette savane universitaire, *Royal* impose à ses lecteurs les chutes et les ascensions nécessaires à

une vie loin de la médiocrité, dans le but d'atteindre un statut royal. L'anxiété, les examens, les longues journées à la bibliothèque, la dépression, les drogues de performance, la consommation abusive, il faut tout conquérir pour devenir le roi de la jungle et obtenir le droit de chasser à son tour.

À l'aide d'un sarcasme omniprésent et grâce à un rythme effréné du récit, Jean-Philippe Baril Guérard saisit toutes les occasions d'étaler les dangers d'une telle course à la performance et de dénoncer les résultats que celle-ci engendre. Le roman critique vivement les différences sociales entre les classes moyenne et bourgeoise, tourne au ridicule le sentiment de supériorité éprouvé par ses personnages et fait un portrait réaliste d'un milieu en grand besoin de réforme. Un roman «trash» qu'on ne peut arrêter de lire lorsqu'on le commence.



UNE DÉPENDANCE INATTENDUE

Critique du *Plongeur*
de Stéphane Larue
Par Anne Sara Morin

Écrit à la première personne, le roman *Le plongeur* de Stéphane Larue amène le lecteur à plonger tête première dans l'univers d'un jeune étudiant en graphisme qui vient d'emménager à Montréal en 2002 et aux prises avec un problème de dépendance au jeu. Au bord du gouffre, mais voulant garder la tête hors de l'eau, il trouvera sa bouée de sauvetage dans son emploi de laveur de vaisselle qui mettra en lumière le dur monde de la restauration.



« UN ARBRE, MÊME MORT,
BESTE LONGTEMPS ACCROCHÉ
À SES RACINES »

Critique *De bois debout*,
de Jean-François Caron
Par Sandine Dagenais

Le poète et romancier Jean-François Caron couche sur papier son ambivalence entre ses côtés terre à terre et littéraire, dans son nouveau roman. *De bois debout*, parce que son personnage Alexandre reste droit, planté dans ses racines. *De bois debout*, parce que la solitude d'un bois sourd emplit l'histoire. *De bois debout*, parce que la vie est sculptée au travers les drames et les rencontres.



UN PORTRAIT D'AILLEURS

Critique d'*Au grand soleil,
cachez vos filles*
Par Florence Fontaine

Romancière québécoise d'origine libanaise, Abba Farhoud nous transporte dans les années soixante sous les rayons éblouissants du grand soleil de son pays natal. *Au grand soleil, cachez vos filles* met en scène la famille Albernour qui entreprend un retour aux sources après un séjour d'une quinzaine d'années en terre québécoise.

L'auteure donne la parole à chacun des jeunes Albernour. Il est intéressant d'être témoin des différentes perceptions qu'ont ces jeunes adultes de la culture libanaise.

Avec ses descriptions extrêmement détaillées et avec ses références à la musique *heavy metal*, l'auteur permet habilement l'immersion dans son récit. En effet, l'écriture suit le rythme de la musique, ce qui la rend fluide et intense. De plus, la minutie des descriptions - des pulsions de jeu intenses aux odeurs nauséabondes de la plonge - permet au lecteur de ressentir les émotions décrites et de s'immiscer dans le quotidien chaotique du plongeur.

Maladie méconnue, la dépendance au jeu est exploitée dans le roman sous le couvert de l'anonymat : l'auteur décide volontairement de ne dévoiler le nom de son personnage que vers la fin de l'histoire. Il s'agit d'un moment marquant et révéla-

Roman choral et poétique, sa lecture pourrait sembler ardue. Pourtant, les apartés permettent au lecteur de s'immiscer dans la psychologie des personnages. D'une part, on suit les tribulations d'Alexandre en trois parties : la mort accidentelle de son père lors d'une poursuite en forêt, sa rencontre puis la perte de Marianne, et enfin son retour, hanté par les morts, à Paris-du-Bois. D'autre part, l'auteur navigue dans le temps, s'arrêtant à des moments-clés de la vie de tous les personnages afin de lever le voile sur les événements qui ont forgé leur vie. Sans lourdeur ni jugement, il traite de sujets comme la violence conjugale, les bavures policières, le cancer, l'isolement et l'abandon.

À travers les lignes du roman choral, on rencontre Adib, le grand frère détruit et brisé par un passé violent; Faizah, la grande sœur qui soutient la famille en enfilant les petits boulots ainsi qu'Ikram, l'alter ego de l'auteure, jeune fille passionnée de théâtre et de cinéma.

L'auteure parvient à illustrer les embuches, les aspirations, les craintes et les joies auxquelles sont confrontés les petits derniers de la tribu Albernour.

Abba Farhoud met surtout en lumière l'aventure de la jeune Ikram. Au Québec, être une jeune femme forte et assumée est commun. Toutefois, cela détonne du rôle habituellement attribué à la jeune femme au Liban. Les façons de vivre, de penser, d'agir et d'être atteignent un point de non-retour pour la comédienne. La dure réalité du Liban chamboulera sa vie.

teur où l'étudiant décide de jouer cartes sur table en s'avouant vaincu par son mal. Il osera alors enfin demander de l'aide à son bienveillant cousin.

Ce récit rempli de rebondissements, de mensonges et de conflits se termine néanmoins sur une morale inspirante et réaliste grâce à l'affranchissement du protagoniste. Stéphane, qui est le nom de l'auteur et du personnage principal, se met à nu afin de nous présenter une œuvre qui se révèle être autobiographique. Il nous raconte ses expériences face à plusieurs difficultés. Malgré la noirceur des sujets abordés, le lecteur sera confronté à une dépendance inattendue: le désir de lire ce livre à tout prix.

Jean-François Caron s'attarde aussi à la relation entre le père et le fils, quelque part entre l'admiration, le silence et la crainte. Il y a la crainte du père que son fils se perde dans ses livres, oublie le sens de la vie. L'admiration du fils envers son père, terre à terre et acharné à la tâche. Et le silence de deux hommes qui s'aiment, qui ne savaient pas comment exprimer leur amour autrement que par le travail et la chasse.

De bois debout, c'est l'histoire de tous ceux qui errent. C'est un ancrage dans le terroir québécois, un bûcheron qui abat nos préjugés et nous enracine au cœur de la forêt peuplée de morts et d'envies d'Alexandre.

La condition des femmes est vivement dénoncée par la représentation des traitements, des jugements et des comportements portés envers l'ensemble des femmes libanaises. Les passionnés de culture étrangère et d'actualité internationale seront particulièrement ravis du portrait juste qui est dépeint dans ce roman. L'auteure permet au lecteur de prendre conscience de l'altérité et de réfléchir à des enjeux différents des nôtres et présents dans les sociétés étrangères.

Ce roman laisse transparaître les pensées, opinions et réactions de chaque membre de la famille tout en faisant découvrir le merveilleux mais déchirant pays qu'est le Liban. L'auteure a su jongler à merveille avec les mots pour présenter le point de vue d'une immigrante dans son pays d'origine. Riche en contenu, *Au grand soleil cachez vos filles* est un baume pour le cœur, à la fois doux et amer.

SCÈNE CULTURELLE : LE POINT DE VUE DES ÉTUDIANTS

LE DÉCLIN DE LA PUDEUR

Critique de *Déclin de l'empire américain*,
mise en scène par Patrice Dubois
Par Marine Cousin et Léa Ricard

Le Déclin de l'empire américain est une pièce réaliste inspirée d'un célèbre film du même nom. Dans la pièce, la densité des dialogues est remarquable. Le public découvre une histoire sensuelle, dramatique et cynique alors que des amis se retrouvent pour un souper arrosé dans un chalet à la campagne. Pendant que les hommes préparent le repas, les femmes assistent à un cours de yoga. Les groupes s'alternent sur le devant de la scène. Le public peut apprivoiser ces femmes à travers leurs ambitions et leurs désirs, puis constater tout leur cynisme. Quant aux hommes, la discussion tourne autour de l'infidélité, des fantasmes sexuels et de leurs exploits. Ils sont très cyniques par rapport à l'amour. Au moment du souper, les clans sont réu-

nis et le repas peut commencer : effronteries, répliques piquantes ou cruelles et questionnements sont au menu.

La pièce permet de se questionner sur la supposée supériorité du mode de vie bourgeois. On ne voit pas toujours le bonheur comme il doit l'être et ainsi on ne se rend pas compte du mal que l'on peut faire autour de soi. Grâce à cette pièce, on en vient rapidement à la conclusion que l'égoïsme est un trait de caractère omniprésent dans une société imbue d'elle-même, la nôtre. Enfin, le titre de l'œuvre - *Le déclin de l'empire américain* - désigne la fin d'une ère de croyances et d'une façon de vivre. C'est la destruction du rêve américain.

« VIVEZ UNE AVENTURE GRÂCE AU BARON DE MÜNCHHAUSEN »

Critique de *Münchhausen: Les machineries de l'imaginaire*, mise en scène par Hugo Bélanger
Par Marine Cousin et Élodie Létourneau-
Venne

Dès les premières secondes, on sent le dynamisme de la pièce. L'histoire débute au théâtre de Gallimard & fils, qui présente ce soir-là les aventures supposément inventées du grand baron de Münchhausen avec sa troupe. Le théâtre est en décrépitude et une huissière vient signer sa fermeture. Les pauvres acteurs continuent d'y jouer et essaient tant bien que de mal de le conserver. Bref, ils jouent leur première scène comme ils le peuvent, jusqu'à ce que le réel baron de Münchhausen arrive en trombe par le derrière du vrai théâtre dans lequel nous sommes assis, et vienne chambouler l'histoire. Il emportera les membres de la troupe avec lui dans ses aventures imaginaires, toutes aussi improbables et magnifiques les unes que les autres. Les spectateurs voyagent avec les acteurs sur la lune, volent sur un boulet de canon et même se retrouvent au beau milieu de la terre.

La polyvalence du décor est brillante. Pas besoin de changements de décors fréquents, car tout est à la portée des acteurs : un rideau pour faire une ombre, un canon caché dans le plancher, ou encore l'arrière-scène montée sur les côtés. Le tout a été pensé stratégiquement et c'est ce qui fait la magie du décor.

Dans cette société parfois maussade, un peu de rêve fait du bien. La pièce prouve que peu importe l'âge que l'on a, il faut rêver afin de mettre un peu de joie dans ce monde où le rythme de vie est frénétique. La pièce *Münchhausen, les machineries de l'imaginaire* est un récit fantastique qui permet à n'importe qui une remise en question, car il révèle qu'être insouciant et rêveur n'est pas mauvais. La présentation de cette œuvre est pertinente aujourd'hui. Métro, boulot, dodo, c'est le quotidien de plusieurs et cela rend l'être humain passif et terne. Ainsi, cette œuvre nous persuade de garder un peu d'imaginaire en nous.

À LA RECHERCHE DU PARADIS PERDU

Critique de *Dans la tête de Proust* (pastiche, collage et fabulations), mise en scène de Sylvie Moreau
Par Félix Vallée

Présentée à l'Espace libre, la pièce de théâtre *Dans la tête de Proust* (pastiche, collage et fabulations), écrite et mise en scène par Sylvie Moreau, retrace les huit dernières années de vie de l'écrivain Marcel Proust. C'est au cours de ces années qu'il a rédigé les huit livres qui constituent *À la recherche du temps perdu*. Avec la collaboration de la troupe Omnibus, Moreau a bien pu cerner la richesse de l'imaginaire de Proust et a permis à l'œuvre d'exprimer cette alliance entre le mime et le théâtre.

Dès le début, Proust commence à écrire sur la scène alors que la narration permet de comprendre l'environnement social et historique de l'époque. On saisit alors les raisons pour lesquelles l'écrivain s'est cloîtré de plein gré dans sa chambre, lieu d'intimité, où personne de l'extérieur ne peut l'atteindre. Pendant qu'il écrit, quatre personnages issus de l'imaginaire de l'écrivain se présentent à nous au travers des quatre cadres dans les murs. Ces multiples facettes de la personnalité de Proust vont donner vie à ses textes. Pour laisser entrer les

personnages sur la scène, des murs amovibles se détachent et l'angle formé disparaît pour laisser place à un trou béant. De cette façon, on comprend que les personnages sont intimement liés à leur créateur.

Les nombreuses chorégraphies des interprètes, qui appliquent à la lettre ce que dicte l'écrivain, touchent le spectateur. Le personnage de Proust nous apparaît attachant et intéressant tant nous sommes plongés en plein cœur de son imaginaire et de ses pensées.

En nous rappelant dans quel contexte a œuvré Proust, la pièce nous fait réaliser qu'il faut, comme lui, se permettre de rêver et de plonger dans nos souvenirs pour y repêcher le meilleur. C'est une possibilité qui s'avère nécessaire. On se retrouve ainsi dans la tête d'un rêveur qui nous explique son lien avec ses personnages alors qu'il annonce au seuil de la mort : « Les paradis perdus, il n'y a qu'en soit qu'on les retrouve. »

LA FUMÉE DE CLAY

Critique du spectacle
de Clay and Friends, *Conformopolis*
Par William Blanchette et
Théo d'Hérouville-Jean-Baptiste

Malgré que le concert se tenait dans une salle de cinéma, il n'a pas fallu longtemps pour que le groupe fasse lever la foule par sa musique et que nous en oublions les sièges. Le groupe est composé de Mike Clay, le chanteur principal, et de ses amis. Ensemble, ils explorent différents styles musicaux, comme le reggae, le jazz, le hip-hop et le soul. Le groupe alterne entre des chansons anglaises et françaises. Le tout raconte une aventure à Conformopolis et la manière d'y échapper.

Ce spectacle est clairement pertinent aujourd'hui et évoque le mouvement effréné de la vie moderne, comme en témoigne cet extrait de la chanson « Mon ami Sam » : « Tout le monde tue le temps/ Tellement tout le temps/ Tellement vite, faut se rendre à l'évidence/ Dans ce défilé de mode, un

débile qui débite/ Des syllabes indélébiles dans le dos de la ville/ Just stop ». L'information et le conformisme deviennent des outils pour réussir dans notre univers. Mais dans quelles boîtes range-t-on l'amour, la musique, l'art graphique, scénique et littéraire ? « [D]ans ce royaume animal, [Clay] pensai[t] avoir tout vu/ Des princes autour d'ivoire aux fabricants d'excuses/ Les graines de l'espoir qu'il a achetées au marché/ Il les plantera ce soir dans ses rêves asséchés » (« Mon ami Sam »).

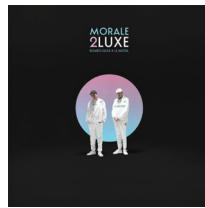
Le message du groupe semble renouer avec une attitude philosophique : le profit se trouve dans la flânerie et le laisser-aller. Clay and Friends dénoncent la conformité. Ils sont amoureux de liberté et ils veulent s'affranchir des cadres.

LE VENT LES EMPORTERA

PAR MAUDE BÉLAIR



Il est impossible de nier l'engouement populaire pour le rap queb au cours de la dernière année avec les nombreuses sorties d'albums et sa place de plus en plus grande sur les scènes médiatiques. Plus besoin de visionner le dernier épisode de Fugueuse depuis qu'Yes McCan y tient un rôle ; les pages de memes se chargeront de vous raconter l'essentiel. Un vent souffle et nous amène des sons nouveaux des raps français et belge. Voici quatre albums pour vous présenter cette vague de talent.



ROMÉO ELVIS

Reconnaisable entre mille, armé de son timbre grave, de son autodérision désarmante et de son charisme authentique, ce rappeur origi-

naire de Belgique est sur toutes les lèvres. Toujours accompagné de son fidèle ami, le producteur et *beatmaker* Le Motel, le rappeur a su répondre aux attentes de ses fans lors de la sortie de *Morale 2Luxe* en février dernier. Les onze nouveaux morceaux ont révélé une symbiose totale des deux artistes. Le Motel, produisant des sonorités envoutantes et électroniques, a su tirer le jeune rappeur hors de sa zone de confort en lui permettant beaucoup plus de refrains chantés et de mélodies hypnotisantes. *Morale 2Luxe* apparaît comme un lieu de fraternité où des histoires nous sont racontées avec humour, un ton absurde et une dose de surréalisme. Des paroles qu'on ne prend toutefois pas à la légère puisqu'elles abordent ses relations passées, sa vision du monde ou même son acouphène, le grand mal des musiciens : « *J'espère arriver à percer avant mon tympan / Le docteur a rigolé grave, il a dit quoi ce fils de pute ? / Quand je lui ai dit que la musique c'était un job / Et ça, à plein temps.* » La production sonore constitue la ligne directrice du projet en permettant aux pièces de résonner les unes sur les autres afin de créer une entité globale et actuelle. Ce projet musical innovant a su nous dévoiler un rap qui ose la mise à nu et y excelle.



LOMEPAL

« *Enchanté, Antoine, je brise les rêves et les cœurs mais j'ai un bon fond, promis.* » Peu importe la première impression qu'on a d'Antoine Valentinelli,

jeune homme tout droit sorti du 13^e arrondissement de Paris, il serait impossible de nier le renversement qu'il a créé lors de la sortie de son premier album (déjà certifié or!) intitulé *FLIP*. Un *kickflip*, un ollie, une figure de skate où celui-ci tourne sur lui-même. Une transition complète. Tout de la conception de cet album semble suivre ce concept de contrebalance. Joyeux, toujours un peu sombre sans le faire exprès, l'album montre une nouvelle dimension personnelle et introspective du personnage avec entre autres la pochette, où on voit Lomepal déguisé en femme. Cette dualité homme-femme est d'ailleurs amplifiée par sa personnalité sensible-gros con : « *Elle s'étonne de voir le cœur de la bête, y'a de la tendresse sous les crocs de l'homme.* » *FLIP* est un album où la création est totale. Entre chanson française et hip-hop, le rappeur se transforme sans tenir compte des codes de son genre. Avec cet opus, le jeune Français de 26 ans est victorieusement retombé sur ses pieds.



SWING

Issu du groupe l'Or du Commun, le rappeur Swing nous a enfin servi son premier projet solo avec *Marabout*. Loin de l'*ego trip*, il se met sous les

feux des projecteurs avec une aisance entraînante. Et il a bien su la servir de façon originale avec un croisement brillant de sonorités jazz et électroniques, le tout splendidement porté par sa voix, qui excelle au rap pur autant qu'au chant. À l'aide de plusieurs producteurs, il a su concevoir une ambiance chaleureuse, qui nous fait voyager et nous donne envie d'en savoir plus sur sa personne. Philosophique et spirituel, il transmet un respect, une conscience des enjeux modernes, comme la relation malsaine avec l'argent et la nécessité de l'intellectualisme dans un monde qui en manque cruellement, pour ne citer que ceux-ci. Nous sommes loin des stéréotypes du *gangster* et de l'obsession matérialiste. On y retrouve plutôt une humilité, un certain refus de l'arrogance, étiquette qu'on accole souvent aux rappeurs. Même dans son vidéoclip *Corbeaux*, où il met en scène un meurtre, il bifurque plutôt sur la question des remords : « *Mes penchants se révèlent, suis-je un homme bon ?* » De plus, Swing porte un soin jaloux à l'aspect visuel de sa musique grâce à ses vidéoclips à l'esthétique soignée et hautement créative.



CABALLERO ET JEANJASS

« *Bonjour, c'est un doigt d'honneur de vous rencontrer.* » Cela fait déjà un bail que Caballero et JeanJass ont pris d'assaut les terres étrangères, en

endossant fièrement leur nationalité belge : « *JJ, Caba, c'est la base.* » Assumant leurs personnages presque caricaturaux, ils se complètent parfaitement en devenant une seule entité où les voix se répondent. Impossible d'ignorer les similitudes avec notre rap local devant ces influences américaines et modernes. *Double Hélice 2* est la suite logique au premier album tout en rompant drastiquement avec le passé. Fini l'*underground*, bonjour les gros beats à saveur trap et l'usage songé de l'*autotune*. Avec *Double Hélice 2*, les deux amis ont pris quelques risques : on y retrouve des verses en espagnol pour Caballero en passant par de nombreuses productions plus différentes les unes que les autres. Grâce à leurs nombreuses références et à leur humour, il est difficile de ne pas hocher la tête en écoutant les *punchlines* de la paire. Avec seulement trois collaborations parmi la longue liste de seize morceaux, Caballero et JeanJass nous jouent bien le jeu de l'équipe autosuffisante; un duo d'offensive certainement gagnant.



LOUD

Non, ce n'est pas de la triche! Celui-ci n'est certainement pas européen, mais il a su attirer les regards de ces derniers. Loud nous avait bien

avertis à la sortie de *Gullywood*, premier album de la formation Loud Lary Ajust en 2012 : « *J'veux être big juste pour pouvoir dire/Bitch, j'te l'avais dit.* » À la suite de l'annonce de la pause indéfinie que prenait le trio composé de Lary Kidd, Loud et Ajust (le *beat-maker*) et tout juste après la parution d'*Ondulé* en 2016, Loud a pris la décision d'entreprendre un projet auquel il pensait depuis longtemps déjà : celui d'un album solo. Ainsi est né *Une année record*, titre prophétique qui lui a mérité autant le succès critique que la popularité locale... et plus. Depuis *New Phone, EP* qui a en quelque sorte mis la table au nouveau projet, le titre « 56 k » a réussi à atteindre plus de 2 millions de vues sur *YouTube*, la moitié provenant du Vieux Continent. Caressant l'ambition d'une ouverture du marché du rap en Europe, néanmoins fidèle à lui-même et à ses origines, il choisit d'innover pour des productions plus matures au *flow* agile et au style fluide. Avec un débit nuancé, varié et très efficace, il se dévoile en nous laissant sur une envie d'en savoir plus, son album se limitant à dix morceaux. Flirtant avec la pop par ses mélodies accrocheuses, le rappeur apporte un vent de fraîcheur dans l'engouement du *trap*, armé de son sens de l'écriture élaborée et de la façon captivante de manier les rimes. Ambigu dans son rapport à la gloire, qu'il convoite et qu'il repousse, il se montre authentique, tranchant, vulnérable par moment. Alors qu'on ne peut ignorer l'absence du rap à la radio commerciale, Loud y a déjà posé le pied, notamment avec le titre « *Toutes les femmes savent danser* », que l'on suspecte déjà d'être couronné *hit* de l'été.

FAIRE L'ACHAT DE « LIKES » COMME ACHETER DES VÊTEMENTS !

PAR MARINE COUSIN



La popularité des réseaux sociaux a permis l'avènement d'une nouvelle réalité publicitaire : des collaborations rémunérées entre des influenceurs et des entreprises. En contrepartie, cette course à l'attention a favorisé l'apparition d'un véritable marché noir du Web avec la vente de likes et la recherche à tout prix des « j'aime ».

QU'EST-CE QU'UN INFLUENCEUR ?

C'est un internaute détenant un ou des comptes dans divers réseaux sociaux, tels qu'Instagram ou encore Twitter. Dans le domaine du marketing, on pourrait dire que les influenceurs sont des leaders d'opinion. Ils influencent l'idée et l'opinion d'un grand auditoire à la suite d'une demande de collaboration rémunérée avec une compagnie, la plupart du temps en lien avec les intérêts de l'influenceur. Pour réussir à être un bon influenceur, il faut posséder une certaine facilité à communiquer pour convaincre ses abonnés des bienfaits du produit promu, puisqu'un leader d'opinion est une personne en qui on a confiance et sur laquelle on s'appuie pour faire nos choix. La notion de confiance est la clé ici. Se référant à une expérience faite par Mediakix, agence américaine en marketing d'influence, Pasquale Harrison-Julien rapporte qu'il faut généralement avoir plus de 10 000 abonnés pour être considéré comme un influenceur (« Tricher pour devenir un influenceur », RAD, 25 août 2017).

EN QUÊTE DE COLLABORATION AVEC DES MARQUES

Être nommé influenceur du web peut parfois offrir certains avantages, dont le principal est de pouvoir gagner de l'argent. Cependant, percer dans ce monde, se faire connaître afin d'obtenir des partenariats avec des compagnies, tout cela reste un gros défi pour le créateur. Est-ce que « l'économie de l'attention », terme employé par Yves Citton, théoricien et penseur suisse, ne serait pas ce que l'influenceur recherche en premier dans l'espoir d'éventuellement obtenir des collaborations intéressantes ? Dans une entrevue accordée à Stéphanie Arc et publiée sur le site du journal du CNRS (Centre national de la recherche scientifique), Citton explique que le principal défi que rencontre de nos jours tout producteur de contenu, c'est justement d'attirer l'attention du public.

Les marques recherchent des catégories de créateurs possédant un grand nombre d'abonnés. Leur but est alors de trouver ce créateur qui va satisfaire leur rentabilité et qui a un auditoire spécifique aux produits qu'il doit promouvoir. Si *L'Oréal Paris* demande à Squeezei, vidéaste français de jeux vidéo, de faire la promotion d'un shampoing pour les cheveux, il y a fort à parier que ce partenariat ne sera pas rentable pour la compagnie, car ce n'est pas le public cible. Il faut donc chercher un auditoire potentiellement intéressé, ce qui est logique.

Ainsi, le plus important, pour un influenceur, est d'avoir un auditoire de plus en plus élevé afin de recevoir des demandes de collaboration. Pour y parvenir certains vont faire l'achat de « likes » comme s'il s'agissait d'acheter des vêtements. On assiste alors à une forme de tricherie pour obtenir des partenariats futurs. Les abonnés se retrouvent au centre d'un marché de traite pour les compagnies et les influenceurs.

UNE AUBAINE

Les prix pour avoir des « likes » et des « followers » varient selon les sites Internet. Le défi à relever est de trouver le bon site, celui qui ne va pas arnaquer le client avec de faux abonnés. D'ailleurs, on s'y perd très vite, car il y a beaucoup de choix et qu'il faut faire confiance à la compagnie qui vend ces services. Prenons l'exemple de *Build My Plays*, une entreprise qui vend 500 abonnés pour 21,99 \$. Une aubaine ! Mais, souvent, ces sites n'offrent que des faux comptes, ce qui peut jouer sur la crédibilité de l'influenceur.

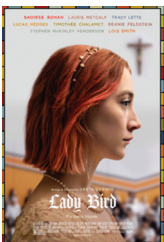
Ce phénomène met en lumière un nouveau problème dans notre société : une économie où l'attention s'achète facilement et dans laquelle un auditoire devient un marché. C'est le côté sombre de l'influence et de certains blogueurs, *youtubeurs* et autres puisque l'appât du gain vient parfois ébranler le lien de confiance entre le public et les créateurs de contenu.

CHRONIQUE CINÉMA : PARCE QUE TOUT COMMENCE PAR DES MOTS

PAR ÉMILIE PICHÉ



L'ENVOI D'UN OISEAU



Lady Bird, sorti en salle le 3 novembre 2017, est l'histoire réaliste d'une jeune fille en perte de repères. Pour sa première réalisation cinématographique en solo, Greta Gerwig a dirigé Saoirse Ronan, Laurie Metcalf, Tracy Letts, Lucas Hedges et Timothée Chalamet. *Lady Bird* est un film qui n'échappe pas au cliché du passage à l'âge adulte du cinéma hollywoodien, mais cette histoire est plus profonde qu'il n'y paraît. Le film raconte l'histoire d'une adolescente qui se cherche et qui est prête à tout pour trouver qui elle est. Étudiant dans une école catholique stricte de Sacramento, elle nourrit un rêve précis : quitter ce lieu pour une grande université de la côte est américaine. Bien que l'histoire se situe au début des années 2000, le désir d'émancipation du personnage touche encore énormément la jeunesse d'aujourd'hui. En s'y attardant un peu, on remarque que les problèmes de la société sont toujours les mêmes. Saoirse Ronan est touchante dans ce rôle, qui lui a valu sa troisième nomination aux Oscars. On la suit dans cette quête sensible. Le film a récolté cinq nominations aux Oscars et fait de Gerwig seulement la cinquième femme nommée pour le prix de la meilleure réalisation.

UNE LUMIÈRE QUI BRILLE TOUJOURS



De prime abord, mes attentes envers ce film et l'actrice Bella Thorne étaient peu élevées : film conventionnel et actrice ayant fait récemment les choux gras des revues à potins en lien avec son comportement erratique. Cependant, ils ont eu raison de moi. Le réalisateur Scott Speer met en scène Bella Thorne, une jeune fille malade qui profite de la vie avec son père (Rob Riggall), sa meilleure amie (Quinn Shephard) et son copain, interprété par le fils du Terminator lui-même, Patrick Schwarzenegger. Katie semble être comme toutes les autres adolescentes de son âge, mais elle ne peut être en contact avec le soleil puisqu'elle est atteinte de xérodémie pigmentosum, une maladie rare qui est caractérisée par une grande sensibilité à la lumière. Tout se déroulait rondement jusqu'au moment où Charlie est entré dans sa vie. Son désir d'être une fille ordinaire l'emporte alors sur la peur de mourir et, le temps de quelques soirées, ce sera Charlie et elle contre le monde. Film parfait pour une soirée entre amies, l'histoire est romantique et émouvante. Léger défaut : le film est calqué sur plusieurs autres. À la base, il s'agit d'une refonte d'un film japonais, *Taiyo no uta*, mais les ressemblances entre *Soleil de Minuit* et *Everything, Everything* sont également flagrantes. Il n'en reste pas moins que c'est un bon film qui rejoint surtout le public adolescent.

ÉVOLUTION



Ryan Coogler a réalisé le 18^e film de l'univers Marvel : *Black Panther* est le premier superhéros de couleur noire de cet univers à qui l'on consacre un film entier. Chadwick Boseman et Michael B. Jordan se partagent la vedette dans ce film sorti le 29 janvier 2018. Les deux acteurs sont accompagnés par Lupita Nyong'o, Danai Gurira, Martin Freeman, Daniel Kaluuya et Letitia Wright. Je n'ai jamais été une admiratrice des films de Marvel ou de DC, mais j'ai été agréablement surprise par *Black Panther*. L'histoire est celle de T'Challa qui devient roi de son pays, le Wakanda. Un inconnu viendra vite à sa rencontre pour défier son roi. Il semblerait que toute la technologie hypersophistiquée de défense de Wakanda n'aura pas suffi à sa protection. Je n'aurais jamais pensé en apprendre autant sur des qualités telles que la loyauté ou l'humilité dans un film de superhéros. On y voit aussi une leçon historique sur le racisme, ce qui donne un côté plus réaliste à une histoire qui semble éloignée de notre époque. C'est ce qui fait réfléchir également : en regardant le film, j'en suis venue à me demander si nos technologies actuelles étaient si loin de devenir comme les leurs. Soulignons que le film est déjà au dixième rang du classement mondial des plus gros succès au box-office. Je dois avouer avoir hâte à la sortie du prochain film de Marvel : *Avengers : Infinity War*.



